

LES

DROLES

1ère partie

Au bord du monde

C'est une tribu étrange. Ils vivent dans une grande maison tout au bout de ce quartier oublié, sous le viaduc de la voie rapide. Autrefois, il y avait là un passage à niveau dont les barrières rythmaient le flot des autos qui remontaient vers le stade de football. Aujourd'hui, le haut-fourneau est éteint, et plus aucun train ne passe, mais la voie rapide continue à enjamber cet espace abandonné aux herbes folles et à la rouille. Il y a juste une station de montage de pneus, un dépôt de matériaux de construction, et, tout au bout, la centrale thermoélectrique. Il reste deux maisons encore debout, de ce qui a été un quartier ouvrier vivant, avec son café, ses commerces, et l'horrible église « moderne », comme un entrepôt, perchée sur la butte, tout contre les murs d'enceinte de l'usine.

Presque personne ne vit plus là, qui est nulle part. C'est donc tout naturellement qu'ils s'y sont retrouvés. A l'écart. Au bord. C'est comme ça qu'ils vivent. Ils ne sont pas arrivés tous ensemble. La tribu s'est constituée petit à petit. C'est une horde, pas une famille.

La maison, c'est un grand bâtiment sur trois étages, rue de la barrière. C'était une des épiceries du quartier. Ils

louent à Constantino, qui passe de temps en temps. C'est un sicilien, gérant de la station-service, un peu plus loin sur la voie rapide. Il n'est pas trop regardant sur ce qui se passe, sur qui vit là. Il reçoit régulièrement le loyer, et c'est bon comme ça. Lui-même, si on creuse, il n'est pas trop net, alors...

Il y a là un tout jeune couple. Ils sont très taiseux. Ils ne bougent pratiquement pas de la maison. Ils ont 21-22, par là. Ils sont tout pâles, les traits tirés. Ils habitent à l'arrière, au rez-de-chaussée. L'ancienne réserve. Ils ont obturé les fenêtres. La télé semble marcher tout le temps. Elle s'appelle Katty, et lui Kevin. Elle reçoit de l'argent. Mais d'où ? Elle a une carte pour retirer. C'est presque la seule sortie, pour aller jusqu'au carrefour de la banque. Parfois, quand elle revient, elle crise parce qu'elle n'a rien reçu. Et on l'entend qui tourne en rond là-derrrière en s'énervant. Elle doit s'arranger avec Louis. Lui, il ne dit jamais rien. Ils ne mangent jamais avec les autres. Ils achètent des yaourts et du coca chez le paki.

Alicia. On ne sait pas si c'est vrai nom. C'est une gothique. Mais alors, bien gothique ! Elle a un chien, un bouvier. Sa copine vient parfois pour quelques jours. Elles s'enferment pour boire des bières et elles rient comme des folles. C'est d'ailleurs les seuls moments où elle rit. Par période, elle part le matin et revient le soir.

« Je suis une formation ! ». Sinon, elle reste là et elle écoute du death-metal. Quand les autres râlent trop, elle met le casque. On ne comprend pas bien quand elle parle. Ses phrases ne semblent pas construites. Elle est parfois très froide avec eux, comme en colère, et parfois toute gaie, presque affectueuse. C'est toujours elle qui propose de faire à manger pour tout le monde, quand ça va. Elle fait un peu la fille de la maison, et est très dépendante de Louis. Elle lui demande toujours conseil sur tout. Mais elle ne comprend jamais rien, et lui, ça l'énerve un peu. Il trouve qu'elle est un peu bête.

Louis, c'est le parrain. 52 ans, 1 mètre 88, 106 kilos, et des bretelles. Toujours en bleu de travail et en singlet. Colérique à ses heures. *Le cœur sur la main*, pourtant. C'est lui le locataire officiel de Constantino. Il vit au premier, dans l'appartement qui donne sur la rue. Pour surveiller les allées et venues. Il dit qu'il est brocanteur. Il récupère et revend les objets les plus divers qu'il stocke dans le terrain en face, au milieu des tas de graviers et des palettes de blocs béton. Il régente tout. Une fois par semaine, il met son beau costume à rayures et va chez les dames en vitrine dans la rue en cul-de-sac qui menait à l'autre passage à niveau, également condamné, à l'entrée des anciens ateliers, à l'autre bout de la ville.

Tout en haut, dans ce qui reste un grenier, habite monsieur Pavel. C'est un grand vieillard sec aux yeux pâles. Il vit seul, et arpente la maison et ses abords du matin au soir, et même en pleine nuit. Il est assez farouche, et passe son temps à visiter tous les recoins, à vérifier la fermeture des portes, la solidité des grillages de la cour. Il déplace tout le temps ses quelques meubles dans son grenier. Il marmonne des paroles incompréhensibles. Parfois, cependant, il semble se réveiller, quand un évènement le tire de sa solitude. Il se glisse discrètement dans la grande cuisine commune quand Alicia lance ce qu'elle appelle un banquet.

Francesca vit avec ses deux jumeaux, Mattéo et Luca (9ans). Elle est très nerveuse. Elle court du matin au soir pour faire des ménages dans les environs et s'occuper de ses gamins. Elle les houspille pour qu'ils soient des personnes *bien*. « Pas comme votre abrutie de mère ! ». Elle fait ce qu'elle peut pour leur donner une vie à peu près normal au milieu de « tout ça ». Elle répète cette phrase comme un mantra, en l'appuyant d'un grand geste rageur. Tout ça semble être, à la fois, la maison où ils habitent, la vie comme elle est faite, elle-même, et tous les autres. Elle insiste très fort sur les devoirs scolaires, mais, comme elle peine à les aider, et que ça l'énerve, les devoirs deviennent souvent des espèces de punitions, où il leur faut recopier des listes interminables

de phrases ou de calculs. Mais ils préfèrent obéir, en se moquent un peu d'elle. Une taloche, s'est vite parti.

Il y a, enfin, une famille ; une fratrie, en fait. Ils sont trois : Hamza, Reem et Sayid. On pense qu'ils sont frères et sœur, mais personne n'en est très sûr. Ils sont tous trois syriens, en tous cas. Et ils se ressemblent. Ils se montrent très aimables, discrets, affables. Hamza est l'aîné. Il a une trentaine d'années. Il est dehors la plupart du temps et semble en proie à des passes d'extrême tristesse. Est-ce lui qu'on entend parfois sangloter au cœur de la nuit ? Reem est une ravissante jeune femme de 20 ans au sourire éclatant. Sayid est un ado un peu renfermé.

C'est peut-être parce qu'ils sont tous un peu bizarres qu'ils se sont rassemblés. Ils se sont reconnus. Constantino ne sait pas très bien qui est parent avec qui. Lui, Constantino, il est arrivé en Belgique à 4 ans. Il en a 67, aujourd'hui, et il a toujours vécu à Liège. Enfin, près de Liège. Il a travaillé dans le bâtiment, le terrassement, les toitures, tout ça ... Il a intégré à son français approximatif les quelques mots de wallon qui servent au quotidien. A Liège, quand on parle de quelqu'un dont le comportement, l'allure ou le discours s'écarte de la norme, on dit volontiers que c'est un « drole ». « C'è-st-on drole' ! ». Ça ne veut pas nécessairement dire que la

personne est amusante, qu'elle est drôle. Ça veut dire qu'elle n'est pas *comme tout le monde*. Ça peut avoir un caractère affectueux, être une taquinerie. Ça sous-entend aussi une part d'inquiétude. Pas tout à fait de la méfiance, mais de la circonspection. « C'è-st-on drole ! »

Alors, quand Constantino parle d'eux, il les appelle comme ça : les droles. Parfois même, *mes droles* ... Et comme il ne retient pas le nom des uns et des autres, il parle parfois de Louis Drole, ou Reem Drole. Comme un nom de famille... C'est plus facile. Ça n'a rien de méchant. C'est parce que...

Du coup, les quelques personnes qui connaissent leur existence (très peu - le moins possible) les appellent comme ça aussi. Le paki au début de la rue Ferrer pense que c'est leur nom. Enfin, non. Il n'y pense pas. Il les appelle comme ça. Il a d'ailleurs un peu de mal à prononcer ce nom. Ça fait un clapotis sur sa langue.

Et c'est un clapotis où perce un sentiment particulier. Peut-être de la crainte. Un malaise face à ce qui semble incompréhensible, peut-être surnaturel. « Les Dlrloles, on ne sait pas ce qu'ils font dans cette maison ». Pourtant Hamza (il s'appelle Hamza aussi, le paki) a appris à être impassible. Il ne pose pas de questions. Mais les questions sont là, en lui. Qu'est-ce qu'ils

fabriquent ? Hamza-le-paki est leur plus proche voisin, leur lien principal avec le monde extérieur. Et ce lien est ténu. Il a fini par en apprécier certains. Kevin et Katty, Alicia... les jeunes, en fait. Il ressent une sorte d'attachement à eux. Il se sent une responsabilité. Parfois, il se dit qu'ils sont en danger, avec *ce qui se passe là-bas*. Puis il n'y pense plus, parce qu'il a sa vie, aussi.

Le ventre de la baleine

C'est Alicia qui, la première, a commencé à bricoler des objets. Elle traversait une phase difficile. Elle s'était battue avec sa copine à sa dernière visite, et elle était d'une humeur de chien. Elle se traînait de pièce en pièce sans savoir quoi faire. Elle s'est mis en tête de réparer une vieille mobylette qui traînait derrière. Il fallait changer le flotteur du carburateur. C'est une fille ingénieuse, Alicia. Elle a un instinct. Sans rien y connaître, elle a déposé le moteur. Et commencé à le démonter. Louis se foutait d'elle. « Tu n'y arriveras jamais, m'feye ». Il avait raison. Elle a tout démonté, nettoyé, dégraissé. Elle a déniché un autre carbu, mais elle n'est jamais arrivée à remonter le tout correctement. Elle avait dû égarer des pièces. Mais elle n'en démordait pas.

- Alors, ça avance, la mécanique ?
- Tu verras, tu verras...

Elle enrageait. Une nuit, dégoûtée, elle s'est mise à tout assembler n'importe comment, brutalement, en forçant, en associant des pièces hétéroclites.

Le matin, ils l'avaient trouvée endormie, affalée sur la table de la grande cuisine, la tête dans les bras. Et

devant elle, tout propre, brillant, incongru, son premier monstre - ou robot, on ne savait pas. Intrigant, magnifique. Elle avait ouvert une voie.

À l'arrière de la maison, à côté de l'ancienne réserve où vivent Kevin et Katty, se trouve une pièce qui est peut-être le cœur de l'habitation. Ils l'appellent l'atelier. C'est une grande salle en contrebas, un peu obscure, tout en longueur, qui servait aux livraisons. Au centre, une table, un plan de travail plutôt, éclairé par un assortiment dépareillé de lampes de bureaux de toutes les époques. Sur les deux murs longs, des étagères, du sol au plafond. Au fond, contre le volet condamné, en face de la porte qui communique avec le reste de la maison, une montagne de machines et de morceaux de machines. Des tondeuses, des moteurs de machine à laver, de mobylettes, des épaves de vélos, des machines à coudre, à tricoter, des tronçonneuses, et toutes sortes de mécaniques méconnaissables. Jetées là. En tas. Tout autour de la table, des tabourets. Au milieu, un bric-à-brac de vis, de maillons, de boulons, de molettes, de tiges, de roulements, de cardans, de roues dentées, de ressorts. Les machines ont été éclatées. Ils les ont désossées, démontées, dépouillées de leur fonction, réduites en morceaux. Le plan de travail est encombré de toutes sortes de petits outils qu'ils partagent.

Ils s'affairent là, sur de petits étaux. Ils assemblent, ils soudent, ils tordent ces rebuts pour en faire des objets nouveaux. Des figurines, ou des bijoux. Ils adorent ça. Ce sont des moments suspendus. Des moments de vraie communication, sans les mots. Il y a tout le temps de la musique en fond. Toujours du metal, parce que c'est Alicia qui choisit. Elle profite de l'importance qu'elle a dans l'atelier. C'est elle qui écoule les trucs qu'ils fabriquent, dans les circuits parallèles qui alimentent les marchés artisanaux, les échoppes des festivals, les magasins underground. Elle connaît des gens. Alors elle met la musique. Mais pas trop fort, c'est ça le deal.

C'est le seul moment que Kevin et Katty partagent avec les autres. Kevin, en particulier, reste fasciné par la dislocation des machines. La transformation d'un mécanisme cohérent destiné à un usage précis en tas de pièces détachées sans utilité. C'est lui, en particulier, qui démonte ce qu'il va puiser dans le « stock ». Kevin a une théorie.

« Tu saisis ? C'est parce que c'est comme nous, c'est comme nous, tu saisis ? On est, on est des pièces détachées. On est... On est détachés. On est comme des vis et des ressorts. On est détachés du reste des gens. On ne tient plus avec le reste. On n'y tient plus ! Ha ha ! Et du coup, ce qu'ils font, comment ils vivent, ça n'a pas

de sens pour nous. Pas de sens. Ça bugge. Leur grande machine, elle ne tourne plus rond. Elle bugge. Trop de morceaux détachés ... Des morceaux perdus. Parce que, y a pas que nous, tu saisis ? »

Les mots de Kevin...

Kevin dit qu'il entend une voix, parfois. Il dit UNE voix, pas des voix, comme je dis, moi. Sa voix, dans sa tête, parle-t-elle comme ça ? Est-ce qu'elle a des mots sa voix, est-ce qu'elle lui parle avec des mots et des phrases, comme tout le monde ?

Est-ce que c'est vraiment une voix ? Comme celles qu'on entend au magasin ou à la maison ? Ou est-ce comme dans les rêves, quand on comprend sans les mots ? Quand on sait sans avoir compris ?

Je mets des mots dans sa bouche. Je l'imagine, Kevin ; je le vois, je le sens. Ça m'énerve, même. Il est tout près. Ça me fait peur. Ça me rend nerveux. Mais les mots dans sa tête ?

Alors, je lui fourre mes mots dans la bouche. Je les lui fais avaler et recracher.

...

Un verre d'eau. On se calme ! Pourquoi cela me met-il dans un tel état ? Ce n'est pas seulement les feuillets à remettre pour demain. Ce n'est pas

que la nuit, autour de moi. Ce n'est pas que la solitude de l'écriture. Ce n'est pas que la fatigue. C'est aussi la frustration d'être si près de Kevin, de le ressentir, et de ne pas parvenir à le toucher. On ne se touche pas. Il fuit. Il reste à distance. Comme si on était dans des mondes parallèles. Je peux écrire comme une femme amoureuse, comme un enfant, comme un homme qui va mourir, comme une reine ou un soldat. Mais écrire comme un drole...

« Et même nous ... même nous, tu saisis ? On peut nous démonter en milliards de pièces détachées. Tu saisis ? Tous mes morceaux, toutes mes cellules... On les sépare On les étale... Ce n'est plus moi. Ça n'est plus rien. Et parfois, je me sens comme ça. Disloqué».

Katty est plus intéressée par la re-création. Elle-même n'en revient pas. Quelque chose se passe en elle durant ces longues heures sous la lumière des lampes de travail. Elle est totalement absorbée, non seulement par le travail, mais par les formes et les matières. Elle se lâche. Elle assemble sans plan préétabli. Quelque chose sort et la sort d'elle-même. Quand elle termine une pièce, elle est épuisée, et comblée, ce qu'elle n'est dans aucune autre circonstance. Louis lui a appris à souder, et il a

promis d'essayer de dénicher une petite forge ou d'en bricoler une. Katty fabrique des bijoux qui se vendent très bien. Des modèles étonnants, inattendus, déroutants et qui, pourtant, plaisent tout de suite. Des objets originaux, mais qui semblent familiers.

Kevin ne sort pas de sa théorie. « C'est comme notre vie, ici. Parce qu'on a reconstruit quelque chose, tu saisis, avec tous les morceaux détachés qu'on est. On a construit une vie qui ne ressemble pas à ce qu'on a vécu avant. Et qui ne ressemble à rien d'autre. Une espèce de foyer, mais pas, mais pas comme avec une famille. Et pas comme dans un home. On a fabriqué... un bijou ! Ha ha ! Sans le faire exprès, avec ce qu'on avait sous la main. Avec des morceaux cassés». Il dit ça sur un ton exalté, le regard brillant. Parfois, Kevin, il déraile un peu... Les autres, en fait, ils préfèrent quand il ne dit rien. Quand il démonte en silence, plongé dans ses pensées.

Alicia crée plutôt des figurines. Des monstres. Elle utilise tout ce qui perce, tranche, écrase. Elle fabrique des créatures menaçantes, qui semblent prêtes à hurler, à bondir. Et qui expriment la souffrance. Rien de réaliste, pourtant, rien qui ressemble à un être vivant. De la matière qui souffre. Elle aime les mutiler à la scie à

métaux ou au chalumeau. C'est une bataille dans sa tête.

Bande d'enfoirés ! Pousse ! Vas-y ! Je sais ce qui va arriver. Ils viendront. Ils seraient trop contents. Tu vas rentrer, salope ! Je t'écrase ! Bande d'enfoirés ! Ils veulent m'avoir. Ils me cherchent. Ils fouinent. Il faut se méfier. Se méfier ! Toujours ! Ah ! Ça peut rentrer comme ça ! Rester éveillée. Ne pas lâcher. Pas dormir. Jusqu'au bout. Prête à tuer. Saleté ! Ils ont peur. C'est à la vie, à la mort.

Un jour, je serai morte. Mais j'aurai tout fait péter. Il ne restera rien.

Pas laisser de trace. Pas de trace de moi. Rien ! Sinon, ils me trouveront, même morte.

Contre toute attente, il se trouve des gens pour acheter ces choses, que fabrique Alicia.

C'est Mr Pavel qui est le plus étonnant. Lui-aussi fabrique des figurines. Des sortes de poupées. De tout petits personnages pleins de délicatesse. De fines silhouettes, féminines, semble-t-il, et qui paraissent en mouvement. Il travaille longuement sur le subtil équilibre de ses personnages, qui tiennent parfois sur la seule pointe d'un pied, comme prêts à s'envoler. Tout à la fin, il applique quelques très délicates touches de

couleur au pinceau très fin. Ensuite, il reste de longues minutes à les observer, en silence, comme s'il attendait quelque chose. Mais souvent, sans qu'on sache pourquoi, après s'être appliqué des heures à l'attache d'un cou ou au creux d'un genou, pour l'affiner encore, il abandonne la figurine inachevée. On voit alors le grand vieillard s'affaisser en soupirant profondément, tordre son visage dans une grimace de dégoût, et s'en aller en maugréant, laissant là des pièces éparses qui resteront à jamais des bouts de ferraille. On ne le voit plus pendant un moment.

C'est Louis qui alimente l'atelier avec ce qu'il ne peut pas revendre autrement. Avec ce qui est irréparable. Les trîgus, comme il dit. « Ça les amuse ! Autant ça que de les jeter aux rikètes ! ». Quoiqu'il en dise, le circuit commence à fonctionner. Alicia a de plus en plus de demandes. Et il arrive que Louis préfère mettre à l'atelier une mobyette qu'il aurait mis deux jours à réparer pour la revendre cinquante euros à un client de Constantino. Le commerce de l'atelier, ils n'en parlent pas à Constantino. « C'est pas ses affaires ! C'est mieux qu'il ne vienne pas mettre son nez là-dedans ». Louis essaye de jouer au patron de l'atelier. Il a mis son vieux poste à souder à disposition. Il vient souvent s'asseoir là pour boire son café en les regardant travailler. En réalité, il est complètement subjugué et dépassé par ce qui se

passé. Il ne comprend pas comment ils font pour créer ces merveilles. Il a essayé quelquefois, mais ça l'énerve. Au bout de 10 minutes, il arrête de tripoter les pièces. « Ça ne sert à rien ! ». Fabriquer quelque chose qui ne sert à rien, c'est tout à fait impossible pour lui. Ça le dépasse. Donc il se réfugie dans ce personnage de chef d'atelier. Mais tout le monde s'en fout.

Ils viennent à l'atelier quand bon leur semble. Parfois, personne n'y passe de toute la journée. Il n'y a pas de mot d'ordre. Et, parfois, pendant des jours et des jours, malgré une activité intense, rien ne « sort » de l'atelier. Ils s'activent chacun sur une pièce qui semble ne pas prendre forme. Mr Pavel vient volontiers pendant la nuit. On le trouve parfois, au petit matin, les yeux rougis, encore occupé à figurer un petit personnage. Quand ils le surprennent comme ça, il sursaute, frissonne et s'enfuit comme un oiseau de nuit, abandonnant son ouvrage.

Mais, très souvent, ils se tiennent là ensemble. Ça les lie. Quand quelqu'un termine une pièce, il y a une espèce de rituel. Il se lève, prend un peu de recul pour considérer le résultat, baisse le son de la musique, et va déposer sa pièce à un emplacement libre d'une étagère. Les autres, alors, viennent l'une après l'autre regarder cette nouvelle pièce. Mais il n'y a jamais de commentaire

directement. On ne dit pas 'c'est bien' ou 'j'aime pas'. Parfois, on en reparle bien plus tard. Mais, dans un premier temps, on regarde, c'est tout. On prend connaissance. On reçoit. On accueille le travail des autres. Et ils aiment bien ce moment-là. Ça leur donne confiance.

Est-ce possible ? Les droles sont capables de gérer eux-mêmes leur vie ? Et moi, en fait ? Ça me gave ! Je me fatigue moi-même à raconter cette histoire. J'ai accepté cette commande en attendant de trouver le temps et les conditions pour écrire mon bouquin. Je le sens : je vais y arriver. L'histoire est en moi. Je suis un écrivain. Quoi, écrit-vain ? Les droles, c'est un boulot. Alimentaire. Mais ça m'emporte. Je me perds.

C'est quoi, en fait, ce que je raconte là ? Un atelier protégé autogéré ? Un squat où tout va bien ? Le paradis perdu ? C'est quoi, l'hypothèse ? Les droles peuvent parfaitement assumer toutes les fonctions sociales communes ? Ils possèdent même des atouts créatifs, parce qu'ils ne sont pas soumis autant que les autres aux conventions sociales ? Ça peut très bien marcher tout seul, si on crée les conditions qui les émancipent de la

*subordination, du marché, de la bienséance ?
C'est ça, l'idée ?*

J'ai des doutes, en fait. Ils m'ont envoyé leur truc, là, pour ma documentation, ce cahier de propositions. Où est-ce qu'il est ? Ah ! Voilà. Mouvement pour une psychiatrie démocratique dans le milieu de vie... Quel nom ! Ils ne doutent de rien. J'avais lu ... quoi encore ? Ah ! « ... des opportunités pour développer des savoirs et des rôles sociaux dans des milieux choisis relatifs à la vie sociale, culturelle, économique ou politique ». Et, plus loin, «... ouvrir à une reconnaissance de leur contribution sociale dans une organisation ». C'est vite dit. Ça ne se décrète pas. Kevin, Alicia, avant de les plier à ça... Et va-t'en expliquer ça à Louis... Il rigolerait.

Il faut des conditions pour qu'ils puissent apporter leur « richesse surprenante », comme ils disent, à la société. La surprise pourrait être heureuse, c'est vrai, et participer au réenchantement du monde. Mais c'est un discours de bobo, ça.

Pas sûr que je pourrais vivre dans la maison du bord du monde.

Pour que ça marche, il faudrait tout repenser, partout : le travail, les lieux de vie, le statut de la création et des créateurs. Les rapports sociaux dans leur ensemble. Pour vivre une vie plus complètement humaine. Pour être plus libres, plus entiers, en résonance avec soi-même et les autres.

Ce qui nous ferait du bien à tou-te-s, en fait.

Mais qui n'arrivera pas tout seul.

Quand Alicia rencontre ses clients, ils essaient de savoir d'où vient sa marchandise. Ils sont intrigués. Ils voudraient voir l'atelier, rencontrer les *artisans*. Elle élude la question. Elle invente. Elle protège leur secret. Elle sait le danger qui les menace. Ils restent qui ils sont. Des droles. Ils ont des moments de panique, de douleur et de colère qui ne se partagent pas avec les autres. Pas plus que leurs enthousiasmes ou leur affection.

En fait, je m'en rends compte : la question n'est pas « Est-ce possible ? », mais bien « Qu'est-ce que ça change, dans ce monde-ci d'imaginer ça ? ».

Bon, je suppose qu'ils seront contents avec ça, à la rédaction. Au lit !

L'appel du plein

Une table carrée en faux teck au milieu de la pièce. Dessus, des piles de vieux magazines serrées les unes contre les autres, jusqu'à hauteur de la suspension lumineuse d'un autre âge. Une des piles a dû s'écrouler il y a longtemps déjà, parce qu'il y a aussi un tas de revues répandues par terre, derrière, vers la fenêtre. Une douzaine de chapeaux et casquettes sont déposés sur ce tas. Sur chacune des chaises et sous la table, des caisses de livres occupent toute la place. Directement à gauche de la porte, le long du mur, il y a une commode sur laquelle s'entassent, jusqu'au plafond, des boîtes d'emballage qui semblent contenir de l'électroménager, du matériel électrique et encore des livres. Les tiroirs de la commode sont ouverts et débordent de petits objets. Ils sont coincés par en-dessous par les paniers en plastique posés au sol devant la commode, et qui contiennent des dizaines de casseroles et de poêles empilées sur une hauteur d'un bon mètre, laissant un étroit passage le long de la table.

La faible lueur du jour permet encore de voir, contre le mur qui fait face à la fenêtre, un petit guéridon enseveli sous une montagne de pots et de boîtes en plastique vides, ayant contenu de la peinture ou des solvants, des huiles et des sauces pour friterie, des produits de nettoyage. Ce tas aussi s'est écroulé en partie, et les récipients les plus proches ont été réempilés pour maintenir le passage. A gauche de la porte

du fond, un bureau est dissimulé sous des dizaines de classeurs, de fardes, de brochures et de carnets. De l'autre côté, vers la fenêtre, un (ou plusieurs ?) lits démontés sont appuyés contre le mur, derrière une machine à laver surmontée d'un antique téléviseur à tube cathodique et un fauteuil en tissu enseveli sous les sacs plastique. De vieilles cassettes vidéo s'entassent sur l'appui de fenêtre, la masquant jusqu'à mi-hauteur. Un vélo d'appartement, sur lequel est déposé un tas de vestes et de manteaux usagés. Devant, encore, des tapis roulés, des chutes de tapis plain, un vieux radiateur portable et deux ventilateurs. L'étagère, à droite de la fenêtre, est garnie de dizaines de chapeaux et de casquettes, de sacs de toutes les tailles, et encore de revues.

Alicia reste quelques secondes bouche bée, puis rebrousse chemin. Ce jour-là, 3 novembre, vers 8h, le jour à peine levé, elle avait été réveillée en sursaut. C'est elle qui dort à côté de la porte d'entrée, celle que personne n'utilise. On frappait à la porte. Trois coups. Nets ! Autoritaires ! Ça s'était répété. Merde ! Qui ça peut être ? ... Encore une fois !

Elle s'était levée, avait enfilé un pull et entrouvert la fenêtre. Petite pluie fine.

- *C'est quoi ?*
- *Il est avec vous, Louis Résimont ?*
- *Ben non !*
- *C'est la poste, pour un recommandé.*
- *Mais vous êtes fou ?*
- *Il est là ? c'est pour un recommandé.*

- *Mais j'en sais rien, moi...*

...

Bon, j'veais voir.

Quand *quelqu'un* vient, les droles essayent de se faire oublier.
Profil bas.

Quel con, çui-là. Qu'est-ce qu'ils veulent ? Pourquoi il se lève pas ?

Elle avait gravi l'escalier dans la pénombre. Gratté à la porte.
« Louis, LOUIS ! ».

On ne rentre pas chez Louis. Jamais. Il l'interdit. On n'a jamais su pourquoi. Et on n'a jamais demandé. Une interdiction est une interdiction.

Et l'autre qui recommence à taper à la porte !

Elle avait tourné la poignée. Ça s'était ouvert. « Louis ? ». Pas un bruit. Pas de respiration. « Louis ? ».

Louis n'est pas là. Il est sans doute allé voir les petites dames. Elle était redescendue, s'était arrangée avec l'insistant facteur, avait refermé la porte. Et hésité...

Ce qu'elle a aperçu là-haut lui semble invraisemblable. Tellement qu'elle n'est pas sûre d'avoir bien vu. Une interdiction est une interdiction, mais, en même temps... Elle ne résiste pas longtemps. Louis n'est pas là, il n'a pas fermé, les deux gamins sont partis à l'école, et les autres ne se lèveront pas avant longtemps.

Elle remonte à pas de loup, hésite encore un instant devant la porte.

Oh, et puis merde !

Elle entre, tâtonne et trouve l'interrupteur. Le néon clignote et finit par s'allumer. Incroyable !

Elle a du mal à croire ce qu'elle voit. Elle traverse la pièce comme elle peut, et pousse la porte de la suivante. C'est la chambre. Le lit est vide, parfaitement fait. Au cordeau, même. Une sorte de miroir de la pièce voisine, chaos absolu, délire d'amoncellement, accumulation compulsive des choses les plus inutiles. En pratique, il reste seulement un passage qui permet tout juste de traverser pour rejoindre la chambre.

Louis ! Qui a l'air si normal ! Qui se pose toujours en personne raisonnable. Qui est le nindrole de la maison. Qui fait le tonton bienveillant, l'éducateur bénévole. Qui fait la leçon, parfois. Qui rappelle la norme. Ça la fait rigoler. Elle lui mettrait bien un petit mot quelque part. « Le facteur est passé. J'espère que je n'ai rien dérangé ».

Ça m'énerve. Je n'aime pas qu'Alicia visite la pièce de Louis en son absence. Ça me dérange. Il n'embête personne avec sa petite manie, Louis ! Il cache un lieu qui n'est qu'à lui et où il donne libre cours à une étrange attraction. Cette étrangeté, il la reconnaît. Il l'accepte. C'est pour ça qu'il interdit l'accès à « cette partie de lui ». Il se préserve et préserve les autres.

Ok ! La nécessité de se connaître est une chose. Et elle est indispensable à la vie en société. Mais est-ce qu'elle impose de se raconter aux autres ? De se donner à voir jusqu'au fond de l'âme ? Ça me fait penser à mon pote Luc, architecte, qui me disait que « Dans le nord, on est à la frontière entre le monde protestant et le monde catholique. Les hollandais ne mettent pas de rideaux et de tentures aux fenêtres parce que, dans la culture des protestants, on doit montrer qu'on n'a rien à se reprocher dans l'attente du jugement dernier, en se soumettant en permanence au regard de dieu ». A quoi ça sert de s'être affranchis de dieu, si c'est pour continuer à subir la violence d'un regard ? Tout ce bazar prépare magnifiquement le terrain à l'« entrepreneur de soi ». Qui nous écrase aujourd'hui.

Pour revenir à mes moutons noirs, qu'est-ce que ça peut lui faire, à Alicia ? Ça lui fait plaisir de constater que Louis a de l'ombre en lui ? Elle pense qu'il est, finalement, comme eux ? C'est ça qui la fait rire ? C'est drôle ? En fait, je tiens avec Louis, je crois... Je suis « de son côté ».

Peut-être que tout ce que je dis de lui, de son droit au secret, je ne le dirais pas de la même manière d'Alicia, de Kevin, ou de Mr Pavel. Parce qu'ils sont « étiquetables ». Ils se sont retrouvés dans la maison du bord du monde en partie pour échapper à leur

étiquette. Et là, ils se découvrent, ils s'exposent. Entre pairs. Et Louis ne serait pas du même monde, et aurait besoin de se cacher de tous, en partie, du moins. Et moi aussi... Pas du même monde... C'est dérangent.

Oh, merde, à la fin ! C'est qui qui écrit, ici ? Bon ! Elle va lui en parler, Alicia ? Elle peut garder un secret ? Les droles, ils gardent des secrets, ou tout leur sort toujours comme ça, sans contrôle possible ?

Alicia est troublée. Elle se trouve un petit coin pour s'asseoir dans le fourre-tout de Louis. Derrière la porte, elle a découvert un petit tabouret sur lequel il y a juste une pile de bottins de téléphone qu'elle pose sur les casseroles. Elle installe le tabouret dans le passage. Et elle reste là. Elle ne fouille pas. Ça lui fait quelque chose de découvrir cet endroit. Elle a l'impression de comprendre quelque chose. D'apprendre quelque chose de très important. Sur Louis, bien sûr, mais d'abord sur elle-même. Ça la fait réfléchir :

Il a besoin de ça ? Il a ça en-dedans ? Et il le cache ? Il se cache ? Comment il fait ? Il fait semblant, alors... C'est ça le truc ? C'est comme ça qu'on fait ? Je sais pas si je pourrais... Ça doit être dur, de se contrôler comme ça. Et puis, c'est faux-cul. Marre de cette société hypocrite !

En même temps, il me fait de la peine, ce gros charlatan. C'est peut-être pour ça qu'il habite avec nous. Il fait semblant, mais ça lui permet d'être en relation avec les autres. Il est un peu comme eux, un peu comme nous.

Où alors, ils sont tous comme lui ? Ils font tous semblant, mais ils ont un petit truc bizarre à l'intérieur ?

Bon ! Et maintenant ?

Louis est entré tout à coup. Avec son costume des années '60 et sa cravate. La mine défaite. Il est devenu très pale. Ses lèvres tremblaient. Ils n'ont pas échangé un mot. Alicia s'est levée et a quitté la pièce. Et la maison.

En fin de matinée, Constantino déposait un conteneur devant la maison, sous la fenêtre de Louis. Tout y est passé. Tout. Il a tout balancé par la fenêtre. Rageusement. Sans trier. Sans un mot. Les autres étaient sur le trottoir pendant tout ce temps. Ils regardaient ça en silence avec des airs consternés. L'après-midi, Francesca est arrivée, avec Mattéo et Luca qui sortaient de l'école. « C'est quoi, M'man, c'est quoi ? Il fait quoi, tonton Louis ? ». Schlack, deux tartes !

Les deux tartes, je vois bien que c'est un acte violent pour évacuer la brutalité que subit Louis en balançant son trésor par la fenêtre. Il s'est fait violence à lui-même pour sauver les apparences.

Cette histoire va finir par me rendre fou.

Louis n'a plus adressé la parole à personne cette semaine-là. Pendant plusieurs jours, on n'a pas eu de nouvelles d'Alicia. Elle a réapparu, avec sa copine Joyce. Elles se sont enfermées

pour boire des bières et pour on ne sait quoi d'autre. Puis, elles ont disparu.

J'y suis, j'y reste !

Elle est restée debout dans la grande cuisine. Droite comme la justice (sociale). Elle tient son sac à main contre elle. La justice sociale a appris à se méfier des pauvres. Elle a aussi, en bandoulière, un grand sac fourre-tout gonflé d'austères dossiers. Des vies racontées. Des anamnèses, des autorisations, des refus-votre-demande-n'étant-pas-règlementairement-introduite, des convocations, des reports sans échéance, des dérogations exceptionnelles, des décisions-maintenues-dans-l'intérêt-de-l'enfant. Tout un arsenal de gestion de la détresse humaine.

Par contraste, son visage est rempli de compassion. Son attitude est celle de la dignité humaine en action. Certes, elle ne peut s'empêcher de poser un regard professionnel sur l'endroit où elle se trouve, et de faire, mentalement, le relevé de tous les manquements flagrants à l'hygiène des installations collectives. Mais, en vérité, trêve d'ironie, son empathie est réelle. La misère la touche et la mobilise. Pauvre Mr Paterka ! Où avait-il atterri ? Dans quelle secte obscure ? Aux mains de quels marchands d'oubli ?

Elle ne connaissait pas cet endroit. Et, même si elle en avait souvent entendu parler, c'était la première fois qu'elle avait l'occasion de pénétrer dans une maison pirate¹. C'est comme

¹ Sur les maisons pirates, lire : Sandrine Warsztacki ; Maisons «pirates»: interdire ou encadrer? ; Alter Échos n° 458 ; 25 janvier

ça qu'on parlait de la maison du bord du monde au bureau. Les enfants de Mr Paterka étaient venus à plusieurs reprises. Une dame dans la quarantaine, et un type plus jeune, massif, un peu renfermé. Elle a fini par accepter de les rencontrer. Ils ont insisté très fort pour qu'elle intervienne auprès de leur père. « Il ne nous écoute pas ! Il n'a plus toute sa tête, et il vit dans un endroit vraiment bizarre. Ce n'est pas acceptable d'être laissé comme ça sans soins. Nous sommes très inquiets pour lui, et nous ferons tout pour qu'il puisse accéder à une maison de repos normale ».

- Bonjour. Virginie Baufays, du Centre Public d'action sociale. Vous êtes ?
- Louis Résimont.
- C'est vous le propriétaire ?
- Non, non ! Je loue ici.
- Et quels sont vos rapports avec Mr Paterka ?
- ...
- Andresj Paterka. Est-ce que je peux le voir, s'il vous plaît ?
- Ah ! Mr Pavel ! Il est sorti. Il est souvent dehors, vous savez.

Virginie est un peu surprise par l'aspect de ce bonhomme. Louis n'a vraiment pas l'air d'un gestionnaire de centre d'hébergement. Ça augmente encore sa suspicion. Qui est-ce, et qu'est-ce c'est que cet endroit ?

2018 <https://www.alterechos.be/maisons-pirates-interdire-ou-encadrer/>

- Vous êtes le directeur ?
- Le directeur de quoi ? Je suis brocanteur. J'ai ma carte de commerçant ambulant.
- Mais qui gère le centre ?
- Mais de quoi parlez-vous, madame ?
- Monsieur Résimont, ne le prenez pas trop à la légère. D'après nos renseignements ...

Monsieur Pavel était passé furtivement devant la porte de la cuisine, comme il le faisait souvent. En apercevant l'assistante sociale, il avait encore pressé le pas. Il n'aime pas les surprises, ni les personnes qu'il ne connaît pas. Virginie avait bondi. Elle avait reconnu le vieux bonhomme, même s'il avait vieilli et semblait plus maigre que sur la photo du dossier.

- Monsieur Paterka !

Monsieur Pavel s'était arrêté net au milieu de l'escalier vers les étages. Personne ne l'appelait comme ça. Personne ne l'appelait jamais, d'ailleurs.

Il s'était légèrement tourné pour examiner la femme qui l'interpellait. Une main toujours sur la rampe d'escalier, un pied engagé sur la marche supérieure. Prêt à partir. Ses yeux bleus délavés étaient très enfoncés dans les orbites, marquées par les cernes. Il portait un imperméable usé, et un vieux pull sans forme. Il semblait encore plus grand à cause des quelques marches qui les séparaient. Il la dévisageait, silencieux, vaguement hostile.

- Je suis venue pour vous voir...
- Vous connais pas.
- Mais moi, j'ai beaucoup entendu parler de vous, et je veux vous aider.

Elle lui adressait son beau sourire engageant et le regardait droit dans les yeux. Elle avait un arsenal d'attitudes pour toutes les occasions. Elle s'était mise en mode 'je ne cache rien. Vous pouvez me faire confiance.'

- Pas besoin d'aide.

Il repartait dans l'escalier. Louis était à la porte de la cuisine et observait la scène. Virginie s'était précipitée pour rejoindre Mr Pavel. Elle avait mis la main sur son bras. Mais lui se reculait, tentait d'échapper.

- Vos enfants s'inquiètent pour vous, monsieur Paterka. Ils voudraient de vos nouvelles.
- Ah ! les enfants...

A cette évocation, il s'était hérissé un peu plus encore. Mr Pavel se dégagea et s'échappa vivement dans l'escalier en maugréant.

- Morts pendant la guerre. Triste souvenir. Dur, la guerre. Maintenant, ils sont morts. Braves petits.

Sa voix se perdait pendant qu'il montait. Virginie restait interdite. L'affaire était mal engagée. Face à la confusion du vieil homme et à son délire, elle ne savait pas trop quoi faire. Il ne manifestait pas d'agressivité. Mais il était très loin. Elle sentait qu'il ne fallait pas le brusquer. On entendit Mr Pavel entrer chez lui, au grenier, et comme à son habitude, barricader sa porte avec ses quelques meubles.

Virginie sentait que la situation lui échappait. Elle voulait établir le contact. Elle se glissa jusqu'à sa porte et parla doucement.

- Moi aussi, je m'inquiète pour vous.
- ...
- Je trouve que vous n'avez pas l'air d'aller bien.
- Cause de la guerre, madame.
- ...
- Cause des espions. Partout. Laissez-moi. Me faites peur.
- Vous êtes bien, ici, Monsieur Paterka ? Vous êtes en bonne santé ?
- ...
- Je voudrais vous montrer une autre maison, plus confortable
- Vous m'emportez !
- Je suis sûre que, si vous la voyiez, elle vous plairait.
- Laissez-moi ! Faites pas de mal.
- ...
- Qui c'est, vous, pour dire ce que je dois faire ? Ici, c'est sécurité. Personne s'intéresse à moi. J'ai confiance ceux qui vivent ici. Attendent rien. Fiche la paix. Pas cher, on s'arrange. Donne des coups de main. Et monsieur Louis laisse vivre. On dit ce qu'on veut. Pas compliqué. C'est la sécurité.

Louis, justement, s'était posté au pied de l'escalier du grenier.

- Qu'est-ce que vous lui voulez, à la fin ?
- Je suis là sur mandat. Monsieur Paterka doit pouvoir bénéficier de soins adaptés. Il ne peut pas vivre ici.
- Vous allez lui flanquer la frousse. Il va s'échapper et encore disparaître. Vous ne le connaissez pas.
- Ses enfants ont attiré notre attention sur la situation.
- La situation ? Ils ne la connaissent pas plus que vous. Vous avez sûrement plein de choses plus importantes à faire que d'embêter ce vieil homme.
- Ce qui se passe ici n'est pas normal, monsieur Résimont. L'état de monsieur Paterka exige qu'il vive dans une institution où il sera pris en charge. Vous prenez des risques en le cachant comme vous le faites.
- Mais il est libre, ici, madame. Il se cache bien tout seul. Il n'a pas besoin de moi pour ça, ni de vous. Et quand ça ne va pas, il le sent très bien lui-même. Il va chercher l'aide qu'il lui faut. Croyez-moi, il sait ce qui est bon pour lui, et il sait le trouver. Ne vous fiez pas à ce que vous voyez. Il a l'air perdu, comme ça, avec ces histoires qu'il raconte, mais il prend soin de lui. Tout seul.

Virginie est un peu désarçonnée par cette grande brute. Elle ne s'attendait pas à ce discours. Elle ne sait plus très bien à quoi elle s'attendait, d'ailleurs. Elle se sent démunie, dans cet escalier sombre et poussiéreux. Elle se sent... déplacée. Elle prend conscience du ridicule de cette conversation au travers d'une porte fermée, pour convaincre un pauvre bougre de

changer de vie, comme si elle était vraiment sûre de ce qu'elle a à lui proposer.

- Monsieur Paterka, je vais vous laisser pour aujourd'hui. Je reviendrai pour discuter de tout ça...

Silence.

- Je suis sûre que vos enfants pourraient comprendre. Ils vous aiment, vous savez...

Silence. C'est Louis qui enchaîne :

- Vous savez, il est très méfiant. Alors, parfois, il s'échappe par l'escalier de secours, qui démarre à l'autre bout du grenier. Il doit déjà être loin. Ou alors, il va vous observer, et rester caché jusqu'au moment où vous démarrerez. Moi, j'ai renoncé à le trouver dans ces cas-là. Il est trop fort pour ça.

Virginie Baufays remonte dans sa petite auto rouge et reste un moment avant de démarrer. Il est 15h30, et elle n'a pas du tout le courage de retourner au bureau, où l'attendent pourtant des dossiers importants. Elle a filé ses bas. Elle va aller à la galerie commerciale pour en trouver de nouveaux. C'est bien, les galeries commerciales. Pour se perdre.

Elle sourit toujours

La camionnette s'arrête devant la maison. Ils sont trois, deux jeunes, et une dame dans la quarantaine. Il est 3h40. Ils ont les yeux rougis de fatigue. Ils sont un peu las, aussi. Désabusés. « C'est pas une vie ! ». Une altercation au café central, deux agressions dans le parking de la poste. Trois plaintes pour vol, avec la déposition interminable, confuse et banale. Et les discussions somnolentes avec les collègues. Les plaisanteries idiotes, les confessions troublantes. Et puis ceci.

Elle, elle est assise sur la banquette arrière. Toute menue. Désemparee. Elle ne comprend pas. Qu'est-ce qu'elle fait là ? Elle grelotte sous la couverture. Elle sourit, pourtant. Elle sourit toujours !

Eux ont cet air blasé que ceux-là ont toujours dans ces circonstances. La femme est restée avec elle dans le combi. Elle tripote son téléphone. Les deux autres sont descendus, et s'approchent de la maison. « C'est là ? ». Elle acquiesce.

- Ben, c'est inoccupé !
- Non, non. C'est la fenêtre du premier. Faut lancer des cailloux. Elle dit « cailloux ».

Ils se regardent, lèvent les yeux au ciel, regardent la femme. Ils s'avancent pour frapper à la porte.

- Non ! vous allez réveiller tout le monde.
- Tout le monde qui ?

- ...
- C'est qui, qui habite ici ?

- ...

Ils reviennent à la porte du combi.

- Ce n'est pas clair, votre histoire. Vous habitez vraiment là ?
- Mais oui !
- Avec qui ?
- ...
- Bon, on va sonner. On n'est pas des rôdeurs.
- Y' a pas de sonnette.
- Écoutez, mademoiselle, vous ne devez pas vous inquiéter. Tout va très bien...

Du bruit, une fenêtre qui s'ouvre. Une ombre qui se penche.

- C'est la police ! Vous voulez bien descendre. Nous avons mademoiselle avec nous.
- Mademoiselle ?
- Oui, bon ! On ne va pas passer la nuit comme ça. Vous voulez bien ouvrir, ou il faut s'énerver ?

La fenêtre se ferme. Bruit de porte. Cavalcade dans l'escalier.

Reem est assise dans la cuisine, dans la lumière crue du néon. Elle est toujours enveloppée dans la couverture des policiers. Elle sourit. Elle sourit toujours... Elle semble indifférente à la situation. Elle joue avec un quignon de pain abandonné sur la toile cirée. Elle chantonne en regardant le

plus grand des policiers, qui se dandine d'un pied sur l'autre. Hamza est assis à la table aussi, tête baissée. Il semble complètement abattu et répond vaguement aux questions des flics. On dirait qu'il va fondre en larmes.

- Bon ! C'est votre sœur, ou ce n'est pas votre sœur ? Moi, j'ai des titres de séjour avec des noms différents.

- ...

- Alors ?

- C'est compliqué, chez nous

- Ben, je vois. Bon, on tirera ça au clair. Elle fait ça souvent, votre sœur ?

- ...

- On nous appelé. Elle était au Gambrinus. Elle se laisser embrasser par les types dans tout le bistrot. Ça les rend fous, hein, ça. Après, c'était le bordel. Quand on est arrivés, elle dansait sur le trottoir. Toute nue. On n'a même pas retrouvé ses vêtements. Elle n'a pas l'air d'avoir bu...

- Non, non. On est croyants.

- ...

- Elle se drogue ?

C'est l'autre flic.

- Non. Elle est comme ça.

- Elle est comme ça ?! ... Elle se fait payer, votre sœur ?

- !!

- Ils la payent ? elle se prostitue ? elle rapporte l'argent ?

- Monsieur !

Il a gueulé. Il est blême, Hamza. Ça le réveille, comme une gifle. Il n'avait jamais pensé qu'on pouvait imaginer les choses comme ça. Bien sûr, elle est bizarre, Reem. Elle fait des choses étranges, incompréhensibles. C'est sa sœur chérie, il sait qu'elle l'aime, mais elle flotte à tous les vents. Comme si elle était un nuage. Mais une prostituée ! Ok, elle se promène toute nue. Elle dort un peu partout dans la maison. Un soir ici, une nuit-là. Elle se glisse parfois dans un lit, sans prévenir. Elle a des vêtements dans toutes les pièces, qu'elle récupère le matin en se promenant au petit bonheur. Mais elle ne fait pas ça pour le sexe, et sûrement pas pour l'argent. Hamza ne comprend pas non plus. Il ne sait pas ce qu'elle cherche. Et puis, lui-même... C'est trop pour lui. Ça faisait quelques semaines qu'il allait mieux, mais il sent que cette histoire le dépasse. Il se retrouve aux pires moments. Il se demande où sont ses cachets. Les a-t-il pris, aujourd'hui ? Il voudrait avaler une grande quantité de quelque chose qui le rassasie, et dormir.

Elle est jolie ? Est-ce que Reem est belle ? Qu'est-ce qui est le mieux, pour l'histoire ? Je n'arrive pas à la voir ! Elle est avant tout un comportement. Et une histoire, aussi. Les deux se mêlent. Immigrée, réfugiée, et puis habitée par cette bizarrerie. Mais c'est comme si j'avais du mal à voir une personne au-delà. Plus que pour les autres. Mais c'est peut-être que je suis malgré tout fasciné par cette manie qu'elle a à s'ouvrir à tous et toutes. Ça gêne la vue !

Moi non plus, je ne comprends pas. Ou je ne veux pas comprendre...

Ah ! Elle tourne la tête. Disons qu'elle est jolie... Disons qu'elle a cette beauté mystérieuse, exotique, faite d'ombre et de lumière. Disons qu'elle correspond à ce cliché que j'ai en moi.

Comment je réagis si je la croise ? Si je sens cette disponibilité qu'elle a, et qui n'a rien à voir avec la séduction, d'après son frère ?

- Bon ! écoutez... Il est tard. On ne va arriver à rien maintenant. Tout le monde va aller dormir
- Enfin, pas nous... (encore l'autre flic).
- Oui, bon. Vous, vous allez tous aller dormir, mais je veux vous voir demain matin au commissariat. Tous les trois. Il va à l'école, le petit... votre frère ?
- Euh... oui. Il est ... aux Aumôniers du Travail.
- Il n'ira pas demain. On lui fera une attestation.
- ...
- Et j'aimerais bien comprendre ce qui se passe dans cette maison. Nous, à cette adresse, on n'a que Résimont Louis. Mais on verra ça après. D'abord vous. Je ne peux pas vous laisser comme ça. Et veillez sur votre sœur !

Dans le petit matin crachoteux, ils se hâtent. Les sacs, de nouveau. La course. La recherche d'un abri, d'une cachette. Reem ne comprend toujours pas. Elle a l'impression qu'ils sont punis, tous les trois, pour quelque chose qu'elle ne trouve pas très grave. Bien sûr, elle sait que ça lui a déjà joué des tours, de parler avec tout le monde. Les gens sont

méchants. Mais elle ne fait rien de mal. Elle parle avec eux, c'est normal. Ils ont besoin de réconfort, de câlins. Elle ne peut pas résister. À elle aussi, ça lui fait plaisir. Ça la réchauffe.

Mais, ce matin, elle grelotte. Et elle sent que Hamza est à nouveau désespéré. Leur petite troupe a bien triste allure. Sayid se traîne derrière. Il est mal réveillé. Il n'a rien compris non plus. Personne ne comprend, dans cette histoire. Mais quand Hamza l'a tiré du lit en lui disant « On s'en va », il n'a pas protesté. La fuite, il connaît. Hamza a raison. Ça pue, cette histoire. Ils allaient avoir un tas d'ennuis.

C'est dommage. C'était bien, la maison de Louis. Elle sourit.

C'est vrai ça ! Pourquoi elle sourit ? Elle est heureuse ? Ou bien, elle ne se rend pas compte... Il paraît que ça existe. Qu'il y en a qui sont comme ça. Qui s'ouvrent à tout le monde. Qui ne font pas de différence entre eux et les autres. Qui ne voient pas bien où ça s'arrête. Elle est peut-être juste idiote, non ? Ce n'est pas très gentil de dire ça, mais bon... Dans le monde comme il est, avec les relations entre les gens comme elles sont... Si ça lui va comme ça, ce n'est pas un grand problème. C'est juste que c'est dangereux pour elle.

Mais je n'y crois pas, en fait. Ce sourire, c'est quelque chose qu'elle affiche. C'est un rictus. Ce n'est pas un sourire de bonheur ou de joie. Ça ne dit rien de ce qui

se passe en elle. Je suppose que c'est le signe d'une sorte d'extase qui n'exclut pas la douleur. Comme les saintes ! Reem est une sainte ! Et moi non plus, décidément, je ne comprends rien. J'ai bien du mal à imaginer ce qui se passe pour elle, dans sa tête. Je reste sur ce qu'elle manifeste, sur ce qu'elle montre. Et ce qu'elle montre me met mal à l'aise. Elle a l'air de se jeter au cou des gens, des hommes, mais ça n'a absolument aucun rapport avec une quelconque forme de séduction. Elle sourit, mais ça ne signifie pas du tout qu'elle se sent bien. Et elle ne dit rien. Elle ne s'explique pas. Comment est-ce qu'on s'en sort avec Reem ?

La tuyauterie du chauffage cliquète toutes les 10 minutes. Il faudrait purger. Il fait trop chaud, ici. Une mouche obstinée répète le même rituel pour la cinquième fois. Elle se pose au coin du bureau, tourne plusieurs fois en rond, s'envole et va se poser sur le téléphone, repart tout de suite pour voler autour du néon, puis recommence. Jean vient d'arriver. Il trempe sa tartine dans le café au lait, mais *ça ne lui goûte pas*. Le café est âcre. Et s'y mêle l'odeur de désinfectant des toilettes qui envahit toujours la pièce en début d'après-midi, quand Roselyne vient de nettoyer.

Ils ne sont pas venus. Ils ne viendront pas. Il va falloir aller là-bas. Interroger tous ces gens. Puis taper un rapport, expliquer. Avec des pauvres mots qui ne racontent rien. Qui restent à la surface des choses. Et eux, pendant ce temps, ils

ont repris leur errance sans fin. Avec cette gamine perdue,
qui sourit toujours.

C'est pas une vie.

La vie sans eux

Après le départ *des arabes*, comme dit Louis, ça n'a plus été pareil. Personne n'a plus été réveillé au milieu de la nuit par les sanglots étouffés de Hamza. Personne n'a plus retrouvé Reem dans son lit au petit matin. Leur chambre est restée vide, la porte entrouverte, comme ils l'avaient laissée en s'enfuyant au petit matin. En passant devant, chacun pouvait mesurer le vide qui avait commencé à envahir la maison du bord du monde.

Car il y avait eu le deuxième départ. Louis avait fini par admettre, du moins en son for intérieur, qu'ils avaient perdu Alicia. Qu'il l'avait perdue. Qu'elle ne reviendrait pas. Et que cette nature sauvage, imprévisible, rebelle, mais totalement vraie lui manquait, comme une part de lui-même.

Francesca avait commencé à disparaître certains soirs, en laissant les petits sous la surveillance des autres. Ils avaient compris quand elle avait annoncé, un matin, avec sa brusquerie habituelle, mais toute rougissante, malgré tout. « Voilà ! J'ai rencontré quelqu'un. Je vais refaire ma vie avec lui. On s'installe chez lui la semaine prochaine ».

Quelques temps plus tard, Mr Pavel était mort. Heureusement, ça ne s'était pas passé *à la maison*. Au cœur de l'hiver, en plein mois de janvier, après une nuit particulièrement froide, on avait retrouvé le grand corps du vieillard, inerte et glacé, au pied du grillage de la centrale

thermoélectrique. Louis n'a jamais bien su de quoi il était mort. De froid ? D'un malaise ? Il ne s'en mêlait pas, trop heureux que personne n'aie fait le lien avec *la maison*. Ceux qui savaient n'avaient pas parlé aux flics. Sans quoi, ça aurait ajouté aux tracasseries dont il faisait l'objet depuis l'histoire avec Reem. Ils ne le lâchaient plus. Une chose était sûre : Mr Pavel, lui, avait échappé à la sollicitude de ses enfants et de l'assistante sociale du CPAS. Et il était définitivement libéré de ses angoisses.

Ce matin, Louis s'est rendu compte que Katty et Kevin avaient disparu eux aussi. Il ne sait pas depuis quand. Ils n'ont rien dit, et lui ne s'est aperçu de rien.

Il traîne les pieds dans la grande maison devenue silencieuse. Il n'avait jamais remarqué les traces de moisissure, les toiles d'araignée et les marches branlantes de l'escalier. Il ressent un immense abattement, un sentiment de perte, d'abandon. Il *s'occupait* des droles pour leur bien. Un peu par fatalité, un peu par obligation morale. « Tu comprends, il faut bien qu'il y ait quelqu'un qui fasse attention à eux, sinon, ils sont perdus. J'ai parfois peur que ça me gâche ma vie à moi, mais je ne peux pas les foutre à la porte ». Aujourd'hui, il prend la mesure de ce qu'il a gagné, lui. Et de ce qu'il perd maintenant. Il mesure la platitude de la vie sans eux.

Plus j'avance dans cette histoire, et plus c'est sinistre. Cet imbécile, tout seul dans son taudis... Ce n'était pas prévu qu'il se retrouve seul. Ni qu'il s'en plaigne. Lamentable ! On dirait qu'il a ramolli à leur contact.

C'était le seul normal. Qu'est-ce qu'il a gagné, en fait ? Il a dit ça « comme ça », non ?

Sonia m'a bassiné pendant des soirées entières avec les « merveilleuses rencontres » qu'elle avait faites, les « humains magnifiques » qu'elle avait appris à découvrir dans son travail avec les « personnes singulières » qui connaissent la souffrance psychique. Les fous, quoi ! Elle a tout le temps de les rencontrer, maintenant.

Puis, tous ces départs me dépriment. Quelle vie de merde ! Obligé de m'user les yeux devant un clavier pour écrire ces histoires débiles. Aujourd'hui, la nuit n'a rien d'inspirant. Il est 3 heures, il pleut sans arrêt depuis minuit, et il n'y a plus rien à boire. 1 mois déjà qu'elle a décampé. J'aurais dû jeter ses affaires... Je VAIS jeter ses affaires !

Mais d'abord, je vais tout changer dans cette histoire idiote. On reprend, depuis le début ! Depuis la première ligne.

Après le départ *des arabes*, ça n'a plus été pareil. Personne n'a plus été réveillé au milieu de la nuit par les sanglots étouffés de Hamza. Personne n'a plus retrouvé Reem dans son lit au petit matin. Leur chambre est restée vide, la porte entrouverte, comme ils l'avaient laissée en s'enfuyant au petit matin. Et ça, ça l'a rendu fou, Louis.

Oui, bon ! Ça va ...

On re-reprend !

... Ça l'a mis en colère, Louis. Ces gamins n'ont eu aucune reconnaissance. Ils sont partis, sans prévenir, sans dire au revoir ou merci, rien ! Le soir même, Louis a réuni tout le monde dans la grande cuisine. Enfin, ceux qui restaient : Mr Pavel, Katty et Kevin, et Francesca. Avec les petits, déjà en pyjama. Les choses allaient changer ! Donnant-donnant ! Il allait le leur dire ! Fixer des règles. Il voulait bien continuer à s'occuper d'eux, mais il voulait retrouver sa dignité d'homme normal parmi eux.

Et c'est à ce moment, précisément, qu'Alicia rentre, comme un ouragan.

Oh non ! Misère !

- Les flics arrivent ! Ils sont en train de se rassembler au coin de la rue. Deux combis et une voiture banalisée. Alors, Louis n'a plus réfléchi. Il était trop content de la revoir. Il voulait briller pour elle. En deux minutes, il a embarqué tout le monde. Ils sont sortis par derrière.

Non !

Louis garait toujours sa camionnette pourrie dans la ruelle. Ils sont montés dedans fissa. Les flics arrivaient devant la maison, on voyait la lumière des gyrophares. Louis a démarré tous feux éteints et est parti vers le quai de chargement le long du fleuve, sous les portiques des grues. De là, on rejoint vite la grand-route. Tout le monde était tendu et silencieux

dans la camionnette, jusqu'à ce qu'on arrive au pont-barrage.
Pas de trace des flics.

- On les a semés !

Et tout le monde a gueulé. Matteo et Luca ne comprenaient rien, mais s'amusaient beaucoup de voir les grands de si bonne humeur.

Ils ont rejoint l'autoroute le plus vite possible et sont partis vers la mer. Louis ne réfléchissait toujours pas. La mer, c'était une évidence. La mer ! Pour aller où ? À la mer, pardi ! Pendant un moment, tout le monde était très excité, et ils parlaient tous en même temps. Mr Pavel rigolait un peu bêtement. Il s'échappait...

Ils se sont arrêtés à la station-service à Waremme pour acheter deux-trois trucs à boire et à manger. Après, une fois repartis, les gamins se sont endormis et tout le monde s'est calmé. Derrière, ils somnolaient vaguement, en regardant défiler le paysage de la Hesbaye. Alicia s'était assise à l'avant. Avec la douce chaleur, le ronron régulier du vieux moteur, la pénombre et la faible lueur verdâtre des instruments de bord, Il régnait dans la camionnette une atmosphère étrange, propice aux confidences. Alicia a commencé à parler à Louis. À voix basse. Pour ne pas réveiller les autres, mais aussi parce que, pour une fois, elle se sentait vraiment proche de lui. Il avait fait un geste. Il avait franchi la ligne. Il s'était mis de *leur* côté, résolument.

- Tu sais, Louis, ta maison, c'est ce qu'on aura connu de meilleur dans toute notre vie.

Elle regardait droit devant elle. Ça facilitait les choses.

Je pense que tu ne te rends pas compte de ce que ça représente pour des gens comme nous. Un abri. Un endroit où on peut vraiment être comme on est. Où on ne triche pas, on ne ment pas, on ne cache rien, et on n'est pas l'objet de l'attention, des soins. On vit ensemble, simplement, et chacun est attentif à chacune.

- ...
- Et toi, là-dedans, tu as une place importante. Comme tu es. On te voit, tu sais. On voit qui tu es. Nous, on doit apprendre très vite à *sentir* les gens. Même si on se cache parfois derrière nos petites manies, on est là. Et on voit tout. C'est important qu'il y ait avec nous quelqu'un qui n'a pas de petites manies. Ou pas trop. Ou qui les cache. Ça nous apprend quelque chose.

Jamais Alicia n'avait fait de phrases aussi longues sans prononcer de jurons, de mots grossiers.

Et c'est important que ce soit ta maison, et la nôtre. L'air de rien, tu nous as fait une place. Je veux te dire merci pour ça.

- ...
- En même temps, je vois ce que ça t'apporte à toi. Je pense que tu peux nous dire merci aussi. Nous aussi, on

t'a fait une place parmi nous. Nous sommes liés, Louis. Tu as fini par le comprendre.

On vient de passer Louvain. La pluie s'est mise à tomber. Louis a la vue brouillée. Le vieux ducato « file » à 90 km/heure vers la mer. La mer !

Doc.ref. PG/18/974/.

Inspecteur principal Georis, hôtel de police rue Rassenfosse.

Rapport d'intervention. 23 novembre.

Vers 03h45, nous sommes appelés en intervention dans un immeuble au 74, boulevard d'Avroy. L'intervention fait suite à l'appel d'un passant non identifié qui fait état du comportement alarmant d'un homme à son balcon du 8^{ème} étage. Hurle des propos incompréhensibles. Lance sur le trottoir un grand nombre d'objets, vêtements, petits meubles, sacs et produits cosmétiques. Arrivés sur place à 4h03 avec l'agent Carboni, nous constatons effectivement un amoncellement sur le trottoir. L'individu n'est plus visible, mais l'appartement est violemment éclairé et les baies vitrés ouvertes. Nous sonnons aux quatre noms figurant au 8^{ème}. Au bout de quelques minutes, quelqu'un nous ouvre l'accès à l'ascenseur. À ce moment, nous entendons un choc derrière nous, et voyons un corps écrasé devant l'entrée. C'est un homme d'une quarantaine d'années. Il respire encore faiblement. Le sang s'écoule de son oreille. Nous prévenons les secours médicaux et le parquet. L'agent Carboni reste sur place et

sécurise les lieux. Je monte au 8^{ème}. Tous les habitants sont sur le palier. Seul l'appartement 8/03 reste fermé. J'enfonce la porte. Tout est sens dessus-dessous. Un ordinateur portable est allumé sur la table de la salle à manger, au milieu de documents divers, de brochures, de reliefs de repas et de restes de boissons alcoolisées. L'appartement est au nom de Jacques Mancini, 46 ans, employé au service tourisme de la ville de Liège. L'autopsie confirmera qu'il s'agit de l'homme étendu sur le trottoir, qui décèdera durant son transfert à l'hôpital.

2ème partie

Sous les frondaisons

- Une semaine ! On est partis une semaine entière. Ça a été les plus belles journées de toute ma vie. Oué ! De toute ma vie ! Je n'oublierai jamais. On est allés jusque La Panne. On s'est trouvé des sacs de couchage et on a dormi pêle-mêle dans la camionnette. Après, on est passés en France. On est allés au cap gris-nez, et encore jusqu'à la baie de sole.
- De Somme !
- Oui, c'est ça ! De Sogne ...

Il est debout au comptoir du *Ballon*, rue de Herve, en face du cimetière. Et il gueule ! C'est un grand type costaud, avec un ventre. On voit qu'il a mis ses habits du dimanche, mais c'est un dimanche d'autrefois. Et il est peu débraillé. Il est accompagné par deux tout petits gamins noirs qui le tirent par la manche.

- Allez viens, tonton Louis... Tout le monde est parti.

C'est Louis ! Louis Résimont. Il est fin saoul, mais il clame son indignation.

- Et ils ont été comme ça ! (avec le pouce, comme il peut) Alors, je ne torèlère...rerai pas qu'on fasse des commentaires sur eux. Comme ça, qu'ils ont été.

Le patron grogne entre ses dents, mais il est trop content de se débarrasser de cette bande-là, qui s'était donné rendez-vous chez lui. Le gros, ça va encore, mais les autres... La punk, et ce vieux type tout maigre, avec ces yeux... Ils font peur à tout le monde. Louis était arrivé le premier, bien à l'avance, et avait enchaîné les coupé-menthe. À l'arrivée de Kevin et Katty, un silence de mort avait saisi le bistrot. Les habitués étaient mal à l'aise. Kevin, avec son Ipod sur les oreilles, qui ne regarde personne et qui parle tout seul. Les premières plaisanteries avaient fusé quand M. Pavel était entré. Des rires étouffés, des sourires entendus. Les types au bar devaient se décharger de leur malaise. Et Louis avait « engagé la conversation », sans améliorer le climat. Maintenant, il sort dignement et rejoint le petit groupe, à l'entrée du cimetière.

C'est l'enterrement de Jacques Mancini. Il y a là Sonia, sa compagne. Son ex ? C'est une belle femme épanouie, dans la cinquantaine. La fille de Jacques, Anne, qui ne le voyait plus depuis des mois. Elle donne le bras à une dame, sa maman, probablement. Anne se balance d'un pied sur l'autre. Pas trop sûre de vouloir être là. Les funérailles de personnes qui se suicident, c'est comme ça. Tristesse, mais gêne, aussi, et colère.

Georis et Carboni, les flics qui ont trouvé le corps la nuit du 23 novembre, discutent dans un coin avec Jean Rathmes, l'inspecteur de Seraing qui avait ramené Reem. Entre poulets
...

Seuls deux collègues de Mancini sont présents, pour la forme. Ils sont au téléphone avec l'échevin, qui a prévu une petite prise de parole, mais qui est *retenu*. Il y a encore les voisins de palier de Mancini, qui ne le connaissent pas très bien. Un type arrogant, renfermé. Détestable. Mais, bon ! C'est un voisin quand même.

Et donc, venant du *Ballon*, ils sont là, eux aussi : Alicia, M. Pavel, Katty et Kevin, et Francesca. Les jumeaux sont enfin arrivés à sortir Louis du bistrot. Mais pas de sa colère.

- Bande de d'meye cougnîs !
- Allez, Louis, arrête !
- M'en fout ! On n'a pas idée de traiter les gens comme ça !

Rathmes s'approche.

- Alors, M. Résimont, on a un problème ?

Louis, même saoul, il voit vite la menace. Un flic est un flic. Il se calme.

- Ah ! Inspecteur (Louis ne sait pas du tout si ce type est inspecteur...). C'est les barakîs, là en face. Supportent pas la différence ! Ils ont commencé à faire des remarques sur Alicia, sur M. Pavel... Je ne pouvais pas laisser passer ça. On a eu des mots.
- Et ça va, depuis l'autre jour ? Il l'entraîne à l'écart. Vous aimez bien les problèmes, hein, vous ?
- Ah non, inspecteur ! Moi, j'aime les gens. Toutes les sortes de gens.

Il ne peut toutefois pas s'empêcher de faire un peu le mariole.

- Et ça s'est terminé comment, cette cavale ?
- Cavale ! Inspecteur... 'Faut pas exagérer ! Ce ne sont pas des criminels. On avait besoin de prendre l'air. Et on en a pris, de l'air ! On étouffe dans nos petites vies. En tous cas, moi, j'étouffais. Dans cette histoire, personne n'avait rien fait de mal. Vous n'avez rien contre nous.
- Non, je n'ai rien contre vous. Vous ne pouvez pas mieux dire... mais ça dérange les gens. Vous vivez dans cette maison isolée avec ces personnes... bizarres !
- Je ne vois pas où est le problème.
- On peut trouver, vous savez. Il y en a déjà un parce qu'ils ne sont pas domiciliés là. Certains étaient en situation illégale. Et puis, les gens parlent. Ils sont connus, vous savez, vos petits protégés. Ils font parfois du grabuge dans les environs. Comme cette petite qui flirtait avec tous les hommes au café. Mais ce n'est pas l'important. Ils devraient être dans un endroit prévu pour eux, où on les soigne. Où on les protège d'eux-mêmes.
- M. l'inspecteur, je ne veux pas vous offenser, mais vous ne savez pas de quoi vous parlez. Ces gens sont formidables. Ils m'ont appris ce que c'est la vie. Après notre virée, je ne serai plus jamais le même. Et il ne s'agissait pas de s'enfuir. Il s'agissait de souffler, et de partir en balade. Après quelques jours, on avait suffisamment respiré, et on est revenus, de nous-mêmes.

Rathmes, ça l'amuse, en fait, cette discussion.

- M. Résimont... Louis... vous devez faire attention. Tout le monde ne pense pas comme vous. Et il y a des lois, des règles.
- Des règles faites pour les cul-serrés comme là en face.
- Des règles pour tout le monde. Des lois qui valent aussi pour ces gens avec qui vous vivez, même s'ils sont un peu spéciaux. On ne peut pas tout se permettre.
- Ces gens... Comment vous dire ? Ils sont comme nous et pas comme nous. On ne peut pas leur imposer ce qu'on nous impose. Ce qu'on s'impose tout seul. Ça ne veut rien dire, pour eux. Parfois, ça réveille des choses au fond d'eux. Des choses belles, des miracles, ou des trouilles.
- C'est pour ça qu'il faut les soigner.
- Je ne pense pas. Ils sont comme ils sont. Il faut vivre avec eux. Et apprendre... Vous savez, inspecteur, à la maison, ils fabriquent des trucs là, des statuettes, ou quelque chose comme ça. La première fois, c'est Alicia qui nous a montré ce qu'elle avait fait. J'ai regardé. Je n'ai rien pu dire. Je n'en revenais pas. Je me suis senti biesse.... Petit, limité, un demi-humain. Un brouillon. Et j'ai regardé mes mains. J'ai toujours été très fier de tout ce que je sais faire avec mes mains. Mais là...
- Aah ! Poète, aussi !
- Moquez-vous ! Je sais que ça fait la même chose à tout le monde. Mais il faut pouvoir se l'avouer. Et pour ça, il faut qu'il vous arrive quelque chose qui vous fait douter.
- Vous exagérez, M. Résimont. Vous avez vécu trop longtemps avec eux, et vous avez perdu votre objectivité. Vous ne les voyez pas tels qu'ils sont. On ne peut pas

revendiquer d'avoir les droits de tout le monde sans avoir les obligations de tout le monde.

- Mais si, justement, parce que c'est des êtres humains, comme nous, mais tout à fait particuliers. Ils sont là, on ne peut pas les ignorer.
- Comme on ne peut pas ignorer que, parfois, ils disent et font des choses qu'on ne peut pas accepter. Vous aussi, vous êtes particulier, Louis. Moi aussi. Comme tout le monde, je suis parfois traversé par des éclairs. J'ai des éblouissements, et des idées fixes. Je prête des intentions aux gens. Je sens des menaces. Je suis tenté de frapper, ou de m'enfuir. Mais on se contient.
- Pas toujours, inspecteur. Pas chaque jour. Et, parfois, il y en a qui débordent, à force de se contenir.

Agitation. Le corbillard entre dans l'enceinte du cimetière. Rathmes et Louis rejoignent les autres. La petite troupe se rassemble et commence à suivre le véhicule rutilant qui avance au pas.

Le vent, la pluie, le froid sur ma peau... les lumières de la ville. Le vacarme du trafic. Le trottoir qui fonce à ma rencontre. Noir !

Il est bien, ce cimetière ! Dans sa première partie, un petit côté Père-Lachaise. On dirait qu'on entre dans un village ou un quartier de pavillons nichés sous les frondaisons. Plus loin, derrière, c'est vaste et dégagé. On parcourt de larges allées confortables. Tout est bien organisé. On a rangé les morts.

C'est un groupe bizarre, clairsemé, mal assorti. Les gens ne se connaissent pas. Finalement, il n'y a là personne qui regrettera vraiment le défunt. Ils viennent en pensant à ce qu'ils ont à faire après.

Pour *eux*, pour les droles, comme il a choisi de les appeler, c'est différent, et ça leur inspire un sentiment étrange. C'est une perte et une libération, à la fois. Ils sont délivrés de ce que Mancini leur faisait dire, penser. Certains lui en veulent toujours, en fait. Il a donné d'eux une image caricaturale. Il a voulu en faire des monstres. Pourquoi lui faut-il des monstres ?

Enfin, ils voulaient aussi faire la connaissance de cette Sonia qui lui a inspiré tout ça. Louis l'observe en coin. Vraiment une belle femme !

Kevin marmonne des imprécations. Les cimetières, ça l'inspire, mais ça l'inquiète aussi.

Jean Rathmes ne dit rien. Il semble perdu dans ses pensées.

Mort ou vif

Sonia est silencieuse. Elle marche lentement derrière le corbillard qui transporte le corps de son amant défunt. Étrange expérience ! D'une certaine manière, curieusement, elle apprécie ce moment. Elle est avec elle-même. Elle porte ce nouveau tailleur très ajusté, un peu trop élégant pour la circonstance. Et des chaussures à talons, ce qu'elle fait rarement. Elle a conscience que ça lui donne une démarche chaloupée, et ça la trouble. Elle sent le tissu qui glisse sur ses bas, qui se tend à chaque pas. Elle sent aussi le regard des hommes. Il serait fier d'elle. Il aimait qu'on la remarque. Disons que c'est une forme d'hommage qu'elle lui rend.

Finalement, elle s'est placée en tête du cortège, à la hauteur de la fille de Jacques et de sa mère. En arrivant, elle ne savait pas trop quoi faire. Elle ne sait pas si elle doit enfiler le costume de veuve. Elle se sent triste, pourtant. Même si, ces derniers temps, Jacques...

Elle est préoccupée. Elle ressent de la culpabilité. C'est elle qui lui a parlé à Jacques de la souffrance psychique, des gens qui la vivent. De leur profonde humanité. C'est aussi elle qui lui a présenté la commande du magazine. Ils cherchaient quelqu'un pour cette série de récits. Elle avait tout de suite pensé à lui. Ça lui apparaissait comme une formidable opportunité. Elle l'avait encouragé à se lancer dans l'écriture des *droles*. « Tu t'enlises entre ton boulot à la con au

tourisme et ta frustration de grand romancier... Fais un pas en direction de ton rêve, au moins ! Mais un pas que tu es capable de franchir... » Elle se revoit lui disant ça. Ils étaient dans le grand lit, dans la chambre baignée de lumière. Ils venaient de faire l'amour. Ça l'avait atteint, Jacques. Il était vexé.

Elle n'imaginait pas ce que ça allait produire sur lui, ce travail d'écriture. Il était complètement *tombé dans l'histoire*. Il était devenu sombre, irritable. Quand ils en parlaient, c'était pire. Il exprimait une agressivité envers ses personnages, comme s'ils étaient présents, comme s'ils existaient réellement, comme si Jacques avait oublié que c'est son imagination qui les avait créés. Ça semblait lui tendre un miroir insupportable. Pour Sonia, c'était devenu clair : Jacques portait en lui une fragilité. Lui aussi ! Comme tant d'autres. Leur histoire, très intense, avait allumé l'incendie. D'après ce que Jacques lui avait raconté, le mariage avec Solange n'avait été torride. Alors qu'eux deux, effectivement... Il n'avait pas assumé, au niveau émotionnel.

Au bout de quelques semaines, elle avait décidé de prendre un peu de distance. Et ça n'avait rien arrangé. Il lui envoyait ses textes par mail, avec des commentaires rageurs, des réflexions délirantes, et des reproches. Il l'accusait de le rabaisser, de mépriser sa normalité. Mais il lui adressait aussi des déclarations d'amour passionné et des poèmes érotiques. Il lui laissait des messages à toutes les heures du jour et de la nuit. Elle avait commencé à s'inquiéter. Elle avait proposé qu'ils se rencontrent. Ils étaient allés prendre un café sur la

place du marché. La conversation s'était très mal passée. Sonia avait pourtant commencé en lui disant qu'elle regrettait, qu'elle se sentait responsable. Elle se rendait compte que tout ça avait révélé une souffrance latente chez lui. Quelle idiote ! Il ne pouvait pas entendre ça, évidemment. Pas venant d'elle, en tous cas. Elle avait suggéré qu'il en parle *avec quelqu'un*. Ça l'avait mis dans une colère froide. Il avait dit des choses ignobles. Il était parti précipitamment. Il était déjà trop loin.

Sonia est brusquement tirée de ses pensées par une main sur son bras. C'est un vieillard maigre et voûté, vêtu d'un improbable imperméable d'un autre âge. Ils s'arrêtent un instant. Il a des yeux très bleus, très enfoncés dans les orbites, et un regard intense, fébrile. Il la fixe en un silence tendu. Elle ne sait pas qui c'est... Mais son visage, son attitude lui sont familiers. Elle croit le reconnaître, et pourtant...

- Vous ... Vous n'êtes pas...

Elle se sent totalement ridicule. Elle regarde autour d'elle. Elle s'affole. D'où sort-il ? Il était là tout à l'heure ? Est-ce un SDF qui essaye... Mais, alors, pourquoi pense-elle que c'est lui ? Ce n'est pas possible ! Son imagination lui joue des tours. C'est l'émotion... Tous ces messages, ces dernières semaines, puis le suicide de Jacques. Elle n'aurait pas dû venir !

- Vous... vous vous appelez ... Pavel ?

- M. Pavel !

- Mais vous n'êtes pas.... vous êtes...

- Mort ? Non ! Mal lu. Souvenez-vous ! D'abord fait mourir. Puis, il a recommencé. Plus fait mourir. Je ne sais pas si je dis merci.
- Mais... Ça n'existe pas. C'est une blague !?
- Blague ? Moi ?

Mais le cortège continue d'avancer, et Sonia ne veut pas rester en arrière avec cet inconnu. Ils repartent. Ils marchent côte à côte, comme de vieux amis. Comme s'ils étaient de la famille. Sonia est très mal à l'aise. Elle se demande si on les regarde. Elle transpire. Elle a l'impression qu'au-delà de sa mort, Jacques l'entraîne dans son délire. Elle essaye de se calmer, de raisonner, de reprendre la main.

- C'est très fort, ce que vous faites là... Comment connaissez-vous l'histoire des droles ? vous travaillez pour le magazine ?
- ... ?

Elle lui prend le bras. Elle s'appuie un peu trop fort. C'est au tour de M. Pavel d'être mal à l'aise. Cette femme sent trop bon. Elle n'est pas de leur monde. Il ne sait plus très bien pourquoi il a voulu l'aborder. Il a un peu peur d'elle.

Sonia pousse son avantage. Elle occupe le terrain. Elle parle pour dissiper son malaise.

- En même temps, ça me plaît. C'est très réussi. Ça m'effraie un peu, mais, d'une certaine manière, ses personnages ont fini par exister pour moi aussi. On en parlait beaucoup avec Jacques. Alors, de vous voir *en*

vrai... Enfin, en vrai... Ça me permet de prendre distance. C'est en-dehors de moi. Vous comprenez ?

- Pourquoi il m'a plus fait mourir ? Pourquoi tu lui as dit d'inventer ? Pourquoi j'existe ?

- Mais... je ...

Oui, je quoi, Sonia Vladic ? Elle ne sait pas quoi dire, à nouveau. Elle sent la panique qui monte. La situation est loufoque. Qui est ce type, en réalité ? Est-ce que Jacques, avant de mourir ... ?

Elle ne peut nier que la question est pertinente. Pourquoi elle, Sonia, a-t-elle entraîné Jacques dans cette histoire ? Quelle a été sa part à elle ? Ils en ont parlé bien souvent, mais il lui semblait qu'elle se contentait de renseigner Jacques, d'éclairer des aspects techniques, cliniques. En professionnelle, en quelque sorte. C'est un peu raté... Pourquoi avait-elle voulu arracher Jacques à ce qu'il était ? *L'élever*, comme elle disait ? Le terme paraissait ironique, aujourd'hui. En quoi était-elle concernée ? Certes, elle devait admettre qu'elle aimait être en relation avec des personnes fragiles. Mais pourquoi, en fait ? Elle si conforme ? Comme faire-valoir ? Pour se rassurer ? Pour éprouver son propre équilibre ? Ou par jeu ?

- M. Pavel, ce n'est pas moi. J'ai juste...

C'est la première fois de sa vie que ces questions la touchent de cette façon. Pas seulement à ce point, mais *de cette manière-là*. A cet endroit de sa personne, pourrait-elle dire. Elle a déjà été triste, ou inquiète, ou en colère, mais pour eux, pour les patients. Là, elle ressent quelque chose qui l'affecte, elle. Qui la concerne. Qui la met en question. En danger. Ce

qu'elle vient de lui dire sur la distance, c'est du discours-type. On lui a appris à penser comme ça : distance, relation empathique, contre-transfert ... C'est comme ça qu'on *s'en sort*. Mais là, elle n'en sort pas. Elle y entre même totalement, pour la première fois. Et ça la trouble. Peut-être qu'elle n'avait rien compris à son métier jusque-là.

Elle devient folle, ou quoi ? Pourquoi parle-t-elle à ce type qu'elle ne connaît pas ? Elle dégage doucement son bras, et s'écarte de lui. Le cortège avance encore de quelques pas. M. Pavel reste là où elle l'a « décroché », il n'est plus à ses côtés. Elle ne le voit plus. Il a disparu ! Elle ne va pas se retourner, quand même, pour voir s'il est toujours là. S'il est...

Le vent, la pluie, le froid sur ma peau ... les lumières de la ville. Le vacarme du trafic. Le trottoir qui fonce à ma rencontre. Noir !

Non ! Elle ne va pas se retourner. Elle regarde droit devant elle. Le cercueil dans la bagnole. Et sa couronne à elle, accrochée à la galerie « À mon amour ». Ridicule ! Elle a l'impression qu'elle vient d'échapper à un grand danger. Avec ce fantôme qui a failli la faire basculer à l'instant, mais aussi avec la disparition de ce psychopathe qu'on enterre. Elle ne veut pas sombrer, Sonia, elle reste debout. De son côté. Alors, ostensiblement, elle quitte le cortège et prend la première allée à droite, d'un petit pas pressé, comme si les chimères pouvaient la rattraper.

Un pavé disjoint. Sonia se tord la cheville. Chaussures à la con !

Avant la chute

Francesca a enfin récupéré les jumeaux qui jouaient entre les tombes. Sales gosses ! Elle traîne les deux gamins par la main. Elle rattrape Kevin, qui est à la traîne. Il marche tout à l'arrière du cortège, à distance. Il marmonne, les yeux au sol. Il a sa mine sombre des mauvais jours.

- Ça ne va pas, Kev ? Ça te touche à ce point-là ?
- Mmmh
- On est libres, maintenant. On peut faire ce qu'on veut.
- Je n'aime pas les enterrements. Même si c'est lui. C'est pas normal que les gens meurent. T'es là, tout vibrant, puis, d'un coup, plus rien. T'es là... (Il claque des doigts) T'es plus là ! C'est pas normal. On s'est tous habitués, mais c'est pas normal. Et on le sent ! On le sent qu'on ne devrait pas mourir.
- ...
- Et d'abord, pourquoi est-ce qu'on les fait disparaître ? Ça cache quelque chose. On nous cache quelque chose. Où est-ce qu'on va vraiment quand on est mort ? On les met dans une boîte pour être sûr qu'ils ne s'échappent pas. Parfois, on les brûle, pour être bien sûr qu'ils restent bien morts. En tous cas, on ne les voit plus. On les fait disparaître. C'est normal, en même temps. Si les morts restaient là, t'imagines ? Des tas de morts partout. Ça foutrait la trouille. J'ai vérifié : Il en meurt 57 millions chaque année. Presque 2 par seconde. Rien qu'en

Wallonie, 40.000 par an. S'ils restaient là, on ne saurait plus où les mettre. Mais où sont-ils ? Où sont-ils vraiment ?

Francesca lâche ses gamins et prend le bras de Kevin. Elle se fait très douce, tout à coup.

- Allez, Kevin, viens ! On va rejoindre les autres
- Tu vois, Francesca... Je le sais bien que je déconne avec mes histoires.
- ...
- Je le sais bien qu'on meurt et puis c'est tout. Je le sais qu'on pourrait puis qu'on se désagrège. Mais c'est trop triste ! Ça me fout trop la haine. Rien que d'entrer dans le cimetière, ça me fout les boules. Tous ces morts ! Tous ces morts, c'est trop moche ! A quoi ça sert de se lier aux autres, si on sait qu'on va les perdre ? C'est des morceaux de nous qui s'en vont, à chaque fois. Comment tu veux aimer les gens, après ça ? Partager avec eux ?
- Viens, Kevin. Y a l'autre qui fait son discours. On va rater le début.

« Chers amis, chères amies... Il n'est pas facile de prendre la parole un jour comme celui-ci. Le décès d'un proche, d'un parent, d'un ami, d'un collègue, c'est toujours un événement pénible, qui nous ramène à la fragilité de la vie humaine. Or, Jacques Mancini était quelque chose de cela pour chacune et chacun d'entre nous, et un peu tout cela pour moi. C'est donc

avec une profonde tristesse que je m'adresse à vous aujourd'hui ».

L'échevin, patron de Jacques, était arrivé quelques minutes auparavant. Sa voiture avait pénétré dans le cimetière jusqu'à une vingtaine de mètres de la fosse fraîchement creusée. Il était arrivé en hâte, toujours au téléphone. Arrivé à quelques pas, il s'était tourné pour clore sa conversation, comme on éternue. Le chef du service du tourisme s'était précipité pour le tenir au courant : Tout le monde attendait au bord du trou depuis 5 minutes.

« Pourtant, je pense qu'il faut prendre la parole. Parce que le sentiment de perte que ressentons toutes et tous est décuplé encore par les circonstances de cette disparition. Jacques Mancini était, comme on dit, dans la force de l'âge. Il jouissait d'une bonne santé, et avait beaucoup de raisons de s'estimer comblé par la vie. Et pourtant... En échangeant avec les uns et les autres, j'ai pu me rendre compte que personne n'a compris le sens de son geste. Aujourd'hui, la douleur est plus grande encore parce que nous avons l'impression d'avoir manqué quelque chose, de ne pas avoir été là quand il fallait. Chères amies, chers amis, je vous le dis : nous ne changerons rien à ce destin tragique en nous en rendant responsables.

Je voudrais évoquer les mots d'Andrea H. Japp, scientifique et écrivaine : « Le suicide n'est pas affaire de courage. C'est juste une impérieuse envie de paix. Une envie qui domine tout le reste. »

Nous le savons, la paix avait quitté Jacques, ces derniers temps. Nous ne comprenons pas bien ce qui se passe quand quelqu'un s'égare. Nous nous retrouvons face à une personne qui nous échappe. La personne part pour une autre rive. Elle entre dans un autre monde. Un monde irréel, imaginaire, peuplé de fantômes. Ça lui appartient, et nous ne pouvons pas pénétrer cette intimité. Quelle que soit notre douleur, nous ne pouvons pas grand-chose. Et si la médecine échoue à résoudre le problème, ou si le patient refuse l'aide, nous ne pouvons que nous incliner, admettre notre impuissance, et aider ceux qui restent. En cette circonstance difficile, c'est ça qui est faire preuve d'humanité.

Sans doute, Jacques était-il plus fragile que nous ne le pensions. Et c'est une grande tristesse pour nous. Sans doute avait-il, en lui, le germe de ce dérèglement qui allait l'envahir. Peut-être connaissait-il déjà ces démons qui allaient prendre possession de lui. »

- Ben, de qui... De quoi ... Qu'est-ce qu'il dit, lui ?

C'est Kevin qui a parlé, à voix haute.

Jipé avait été désigné depuis peu de temps. Ce job d'échevin, s'il avait su... Toute sa carrière à la banque, pour stressante qu'elle avait été, ne lui avait pas pesé autant. Il avait accepté de soutenir le bourgmestre, au nom de vieilles amitiés militantes. Il s'était pris au jeu. Tant qu'il n'avait pas de mandat, ça l'avait amusé. Mais on lui avait demandé de s'impliquer plus ; et, une chose en amenant une autre, ... Il se

retrouvait maintenant régulièrement à inaugurer des voies cyclables et des installations hôtelières m'as-tu-vu. Ça ne le faisait plus rire. Peut-être qu'il vieillissait, après tout.

Il avait haussé les sourcils en entendant l'exclamation de Kevin, mais n'avait pas compris. Ça l'avait tiré de sa rêverie. Comme à chaque fois, il se rendait compte qu'il ne pensait pas du tout à ce qu'il disait. Son discours convenu l'ennuyait lui-même. Ce Mancini était simplement un pauvre type mal dans sa peau qui passait difficilement les caps de la vie. Jipé ne se souvenait pas très bien de lui, mais avait en tête l'image d'un agité, passant de l'excitation la plus vive à une espèce de spleen infantile et destructeur. Il ne foutait plus rien de bon depuis des mois, et était un boulet pour le service. Jipé gardait ses distances, il laissait Barniche, le chef de service, gérer la situation. En fait, maintenant qu'il y pensait, confusément, au fond lui, il avait peur que *ça s'attrape*, si on peut dire. Qu'en étant en relation avec des gens dérangés, on se mette en danger soi-même. Il avait lu quelque part que les pathologies des malades mentaux résonnent chez les intervenants. Depuis quelques temps, ça l'obsédait. Incroyable, le nombre de gens faibles, fragiles, non fiables, qui dérapaient ! Or, le monde est dur, et il faut être à la hauteur !

« La vie telle qu'elle nous est imposée, disait Freud, est trop lourde pour nous. Elle nous apporte trop de douleurs, de déceptions, de tâches insurmontables. Pour la supporter, nous ne pouvons nous passer de moyens palliatifs [...] ».

Un temps. Toujours laisser un temps avant la chute ! Et promener un regard sur l'assemblée. Maigre, l'assemblée, et mal assortie. Qui est cette femme superbe qui s'éloigne en claudiquant ?

« Jacques ne trouvait plus dans ces moyens palliatifs la force de continuer. Pourtant, s'il était là, il nous dirait de ne pas lâcher. Restons debout ! Gardons le sens des réalités ! Faisons ce que nous avons à faire, et ne nous laissons pas envahir par les sombres pensées ! C'est, j'en suis convaincu, le plus bel hommage que nous pouvons rendre à cet homme qui avait encore tant à accomplir. Je vous remercie ».

- *Excusez-moi...*

C'est qui ce morveux, se disait l'échevin.

C'était qui ? Vous parliez de qui ?

- *!?*
- *Quand vous disiez, avec les démons ?*
- *Vous êtes de la famille ?*
- *...*
- *Je peux faire quelque chose pour vous ?*
- *Les démons ? C'est qui ? C'est pour dire les morts ?*
- *Vous pouvez peut-être voir ça avec M. Barniche, qui est là...*

Le jeune homme, qui est tout petit, se plante devant lui, très très proche. Il porte un survet de sport noir brillant, un sweat-shirt à capuche qu'il porte relevée, et une bizarre veste de cuir sans manche par-dessus. Il lui parle sous le nez, et fait

barrage avec le reste des gens. Barniche n'a rien remarqué. Ou alors, il fait exprès. Encore un fameux empoté, celui-là.

- *Ça fait peur, les morts ! On ne sait jamais s'ils sont vraiment morts. On n'est pas sûrs, en fait, tant qu'ils ne reviennent pas. Hein ? C'est ça, hein ?*
- *Je ne comprends pas bien ce que vous voulez. Je pense qu'on vous attend...*

Jipé commence vraiment à être inquiet. C'est un homme naturellement *empathique*, mais là, il touche aux limites de son ouverture d'esprit. Il est divisé entre son attachement à la tolérance, et un sentiment d'insécurité qu'il connaît bien. Il ne faut pas être naïf, non plus ! On n'est quand même pas obligé de frayer avec tout le monde. Le monde n'est pas tout rose. Il faut se préserver.

- *Vous les connaissez ! Vous en avez parlé. Moi, parfois, j'ai peur. Je me dis qu'ils vont tous revenir. (Kevin regarde autour de lui, à la dérobée). Ils vont sortir des tombes... Les morts-vivants !*
- ...
- *Ou alors, on est déjà tous morts, en fait. Tu ne crois pas ? C'est un rêve. On rêve qu'on est vivants. On est des vivants-morts... Ha ha ! Je préfère penser ça. Ça fait moins peur. Tout ça, ça n'existe pas. On vit dans un rêve. On rêve nos vies. On invente tout. Toi, je t'invente. C'est ça !*
- *Mr Barniche ! Mr Barniche ! Il ne fait pas attention. Quelle andouille !*

- *Tu n'existes pas ! Si j'avance ma main, je vais passer à travers toi.*
- *Mais... Mais...*

Kevin avance un index à l'ongle rongé vers le thorax de l'échevin, qui recule.

- *BARNICHE !*

Jipé a crié trop fort, et tout le monde s'est retourné. Kevin a pris peur. Il ne comprend pas ce que signifie « baar-nisch ». Mais il suppose que c'est une sorte d'incantation de sorcier. Une formule magique pour convoquer les démons, ou quoi...

- *T'es un sorcier ! Ha Ha ! C'est ça ! J'ai compris ! Moi, je te raconte tout le bazar, et, en fait, toi, t'es avec eux !*

Il serre très fort dans sa poche le petit crucifix qu'il a toujours sur lui pour se protéger. Il l'avait dit à Katty qu'il ne voulait pas sortir aujourd'hui. Il avait bien senti que c'était un mauvais jour pour les influences. Et l'idée d'aller dans un cimetière un jour pareil l'effrayait beaucoup. Mais Katty l'avait persuadé que c'était important. Maintenant, il est à la merci de ce sorcier qui gueule des imprécations contre lui, qui lance peut-être des malédictions. Kevin recule, pas à pas, sans le quitter des yeux, en serrant son petit crucifix. Il recule, recule, bute contre un des madriers qui ont servi à poser le cercueil... Et tombe dans la fosse !

Le vent, la pluie, le froid sur ma peau... les lumières de la ville. Le vacarme du trafic. Le trottoir qui fonce à ma rencontre. Noir !

Un bien mauvais jour pour les influences...

La chute

Jacques Mancini étouffe. C'est comme si une masse lui était tombée dessus, et ça le sort des brumes. Enfin, plus ou moins... Que se passe-t-il ? Il git en travers de son lit, tout habillé, même s'il est passablement débraillé. Il sent ce poids qui pèse sur son thorax. Il peine à respirer. Soudain, un flash ! Son cœur bondit dans sa poitrine ...

Le vent, la pluie, le froid sur ma peau... les lumières de la ville. Le vacarme du trafic. Le trottoir qui fonce à ma rencontre. Noir !

Blanc, plutôt ! Aveuglant ! La lumière entre à flot dans la chambre. Et le bruit. Le grondement de la rue. La circulation assourdissante du milieu de journée. La sirène des pompiers ! Comment est-ce possible ? Il a l'impression que son lit est au milieu du boulevard. Un terrible mal de crâne tord son cerveau. Tellement puissant que ça fait un peu refluer l'angoisse du souvenir de cette chute. Souvenir ? Il voudrait ne pas bouger, seulement il fait affreusement froid. Il tire sur les draps pour s'en couvrir, mais il est en partie couché dessus. Il essaie de s'emballer dedans en roulant sur le lit. Un haut-le-cœur le saisit. Noir !

Il se réveille à nouveau. Longtemps après ? Impossible à dire. Mais il se souvient. Et toujours le vacarme du dehors. Il glisse à bas du lit, tombe à genoux, et s'appuie lourdement pour se mettre debout. Enfin... se hisser sur ses jambes. Il reste

courbé, cassé, toujours emberlificoté dans ses draps, tordu par la douleur, avec cette acidité dans la gorge, frappé d'hébétude. Il se traîne dans le séjour et gagne la grande porte-fenêtre qui laisse entrer tout l'extérieur hostile, le froid, la lumière et le bruit. La fermer ! Ne pas tomber ! Il s'adosse à la vitre et se laisse aller au sol. Noir !

Il sursaute à nouveau ! Le beep du répondeur ! Du réveille-matin ? C'est où ? Il n'arrive pas à s'orienter. La porte ? Sur la table de la salle à manger, le laptop est ouvert, mais inerte. Fenêtre aveugle. Sa chaise est renversée. La table est encombrée. Verres renversés, bouteilles. Vin rouge, vide ; vin rosé, entamé ; bourbon, vide. Une baguette entamée. Un reste de pizza dans son carton (Ah oui ! La pizza ! Ça lui rappelle quelque chose...). Des emballages de chocolat, un ravier en plastique, vide. Des revues, des magazines. Le vieux dictionnaire. Son portefeuille. Le smartphone pend de la table, au bout de son câble. Le sol est jonché de feuillets déchirés couverts de notes, de mots, de signes. Flèches, cercles, ratures. La bibliothèque est ouverte, et tout un rayonnage a vomi les bouquins par terre. Juste à côté, le vase du petit guéridon s'est brisé au sol.

Le beep, encore ! Le répondeur ! ...

Quel répondeur ? Il n'a plus de répondeur depuis bien longtemps. C'est l'interphone ! On sonne chez lui. Quelqu'un est en bas. Qui insiste.

Mais Jacques est complètement tétanisé. Les derniers mois lui reviennent en mémoire, en bloc. Est-ce l'overdose d'alcool ? Le froid violent ? Subitement il *revient à lui*. Il prend brutalement conscience de l'état d'esprit dans lequel il a vécu ces derniers temps. Il voit défiler ses conversations délirantes avec Sonia, ses divagations solitaires, ses nuits d'insomnie. Ce récit ! Il prend douloureusement conscience de son égarement. Hier encore, il clamait sa bonne santé, il hurlait qu'il était normal. Que lui est-il arrivé ? Il est complètement abattu. Comment reconnaître cet autre qui était lui ? Et comment vivre à présent, avec la crainte que cet autre réapparaisse ?

Le beep ! Il n'ira pas ouvrir, qui que ce soit. Il ne peut pas se projeter dans l'avenir, mais il sait qu'à cet instant, il est incapable d'affronter quelqu'un. Il a trop peur de ses propres réactions. Il se sent éminemment fragile, menacé. Il veut juste se cacher, et faire le point. Rester seul avec lui-même. Parce que, ce qui l'étonne, c'est qu'il se sent, en même temps, des capacités nouvelles, des facultés inouïes. Il est capable de penser à toute vitesse. Il jouit d'une lucidité hors norme. Il voit clair. Il comprend tout. Il pressent les dangers qui le menacent. Il les anticipe, et analyse tout le passé en une fraction de seconde. C'est un éblouissement. Il pense « personnalité à haut potentiel ». Il n'avait jamais songé à ça. Mais la mise au point est douloureuse. Il a l'impression que toute sa vie n'avait pas d'autre sens : le mener à ce moment de basculement. Il n'est pas sûr de pouvoir jamais sortir de là, retourner à l'état *d'avant*. D'avant quoi, d'abord ? Peut-être

était-il dans l'erreur depuis toujours. C'est une révélation ! Jacques est comme dégoûté par celui qu'il a été. Il ne veut pas redevenir ce Jacques-là. Il le voit à distance. Et il est sans concession. Mais il n'est pas tout à fait sûr de ce qu'il ressent en ce moment. La migraine est trop forte. Il ne veut ni retourner, ni avancer. Rester là ?

Il se traîne jusqu'à la petite cuisine, et se sert un grand verre d'eau fraîche. C'est une sensation étrangement forte, qui achève de le réveiller. L'amour et l'eau fraîche... Ça le fait penser à Sonia. Il prononce le nom à voix haute. « Sonia ! ». Mais c'est une voix autre. Il ne se souvient pas qu'il avait ce timbre. Il ne se reconnaît pas ! L'angoisse remonte d'un seul coup. Panique ! Il transpire. Là, il rêve ? Il délire ? C'est la réalité ? Il est lui-même ? Comment sait-on qu'on délire ? Comment s'en rend-on compte, *de l'intérieur* ?

Cette sonnerie qui se répète, obstinée, est une véritable torture ! Elle lui vrille les tympanes. Il n'entend plus que ça. Il a l'impression qu'elle émane d'une puissance secrète, qui lui veut du mal. Il essaye d'imaginer qui est en bas. Mais il n'est pas sûr qu'il y ait quelqu'un... Peut-être que ça sonne tout seul. Peut-être que ça sonne dans sa tête ! On peut s'arracher la tête, si elle sonne comme ça, de manière intempestive ? Il a conscience qu'il perd les pédales, mais il a le plus grand mal à se contrôler. Pour ça aussi, il voudrait s'arracher la tête. Débrancher. Dormir ? Mais dormir lui fout la trouille. Que va-t-il rêver ? Et comment se réveillera-t-il ? Comment sera le monde à son réveil ?

Il a lu quelque part, dans toute la paperasse, que, pour retrouver son calme, il faut fixer son attention sur un objet trivial, très concret. Le téléphone ? Ben non ! Le trousseau de clés ? Le vase ? Il faut un objet qui n'appelle pas d'interprétation, qui ne suggère rien d'autre que lui-même. Mais tout l'entraîne dans son délire... Il pense « tout fait farine au moulin ». Ça le fait penser au four et au moulin. Le four, la shoah... Le téléphone, les clés, la sonnette, le vase, les fleurs, les cimetières, les fous, la mort... Ça va trop vite ! Il n'arrive pas à contrôler. Ça s'enchaîne tout seul. Ça l'emporte ! Il se sent entraîné dans une spirale irrésistible. Spirale ! La lessiveuse, les cercles de l'enfer de Dante, la mort, les fous...

Jacques sent qu'il titube. Il vacille. Au propre et au figuré. Mais il lutte ! Il ne veut pas s'abandonner. La peur le tenaille. C'est un drôle de combat qu'il mène. Contre lui-même. Il a le sentiment que deux parts de lui-même s'affrontent. Ça le fait rire, parce que ça évoque un état pathologique, croit-il savoir. Ça porte un nom. Comment encore ? Impossible de s'en rappeler ! Et d'abord, ce n'est pas drôle ! Mais en même temps, si, pourtant. Il poursuit l'histoire. Il imagine qu'*on vient le chercher* ! Ambulance... Pimpon ! Des grands gaillards costaux qui l'embarquent. Ce serait bon, en fait. Impossible de résister. Plus qu'à se laisser faire. Accepter. Camisole. Dormir.

Ça n'existe plus... La collocation. Ça ne se passe plus comme ça. Sonia l'a dit. Elle lui a expliqué la nouvelle procédure. Il n'a pas tout retenu, mais il avait l'impression que ça ne changeait

pas complètement les choses. L'évocation de Sonia le calme. Il revoit des images d'elle, apaisantes. Sonia assise parmi les fougères de la lande sur la colline. Sonia sur le chemin des contrebandiers. Sonia dans ce petit restaurant, dans la lumière chaleureuse. Sonia qui rit. Sonia qui... C'est passé ! Il se calme.

Mais tout à coup, une autre question surgit, brutale, effrayante. Jacques a bien écrit tout ça. Les preuves sont là, sur son bureau. Il a inventé son suicide, et ensuite ses propres funérailles, auxquelles il a convié ses personnages, comme une coquetterie d'auteur ... Mais là, maintenant, s'il est bien lui-même... En ce moment... qui écrit ?

FIN



**CENTRE
FRANCO
BASAGLIA**
www.psychiatries.be

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles, service de l'éducation permanente